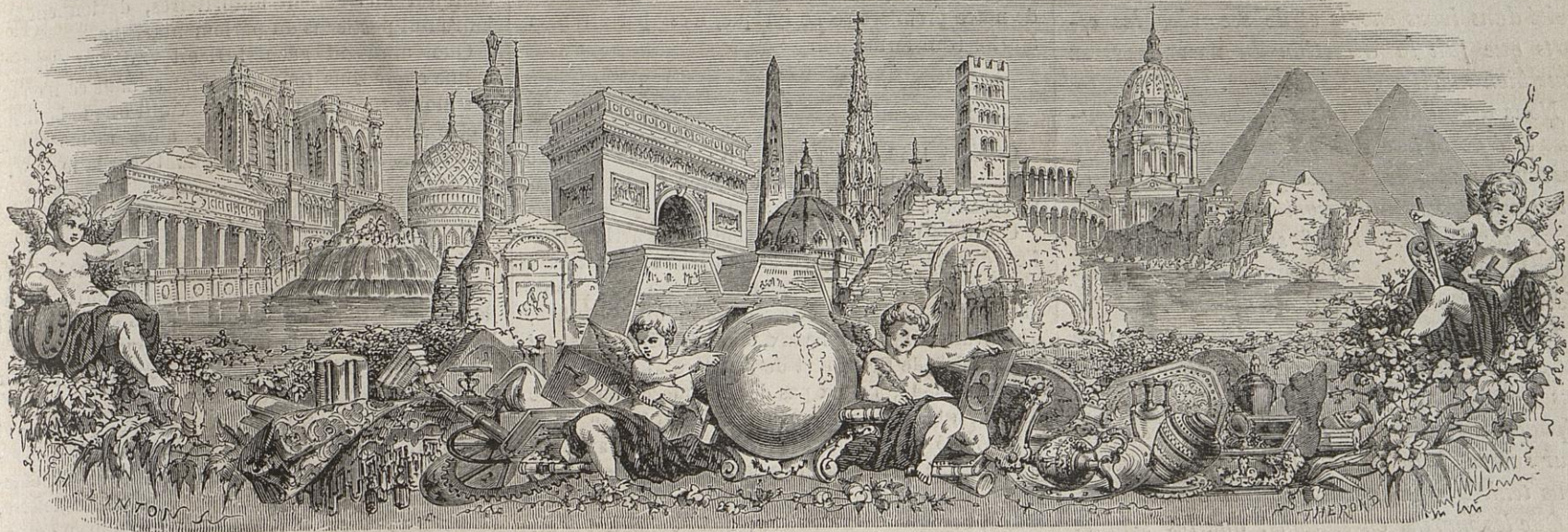


LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 21 francs; — Six mois, 11 francs; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro : 35 c. à Paris — 40 c. dans les gares de chemins de fer.
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition sera vendu 40 c.
Le volume semestriel : 11 fr. broché. — 16 fr. relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 25 VOLUMES : 281 FRANCS.
Adresser tout ce qui concerne la partie littéraire et artistique
à M. PAUL DALLOZ, directeur.

14^e Année. N° 669. — 3 Février 1870

BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT

9, RUE DROUOT, ou 13, QUAI VOLTAIRE

DIRECTION ET ADMINISTRATION

13, QUAI VOLTAIRE

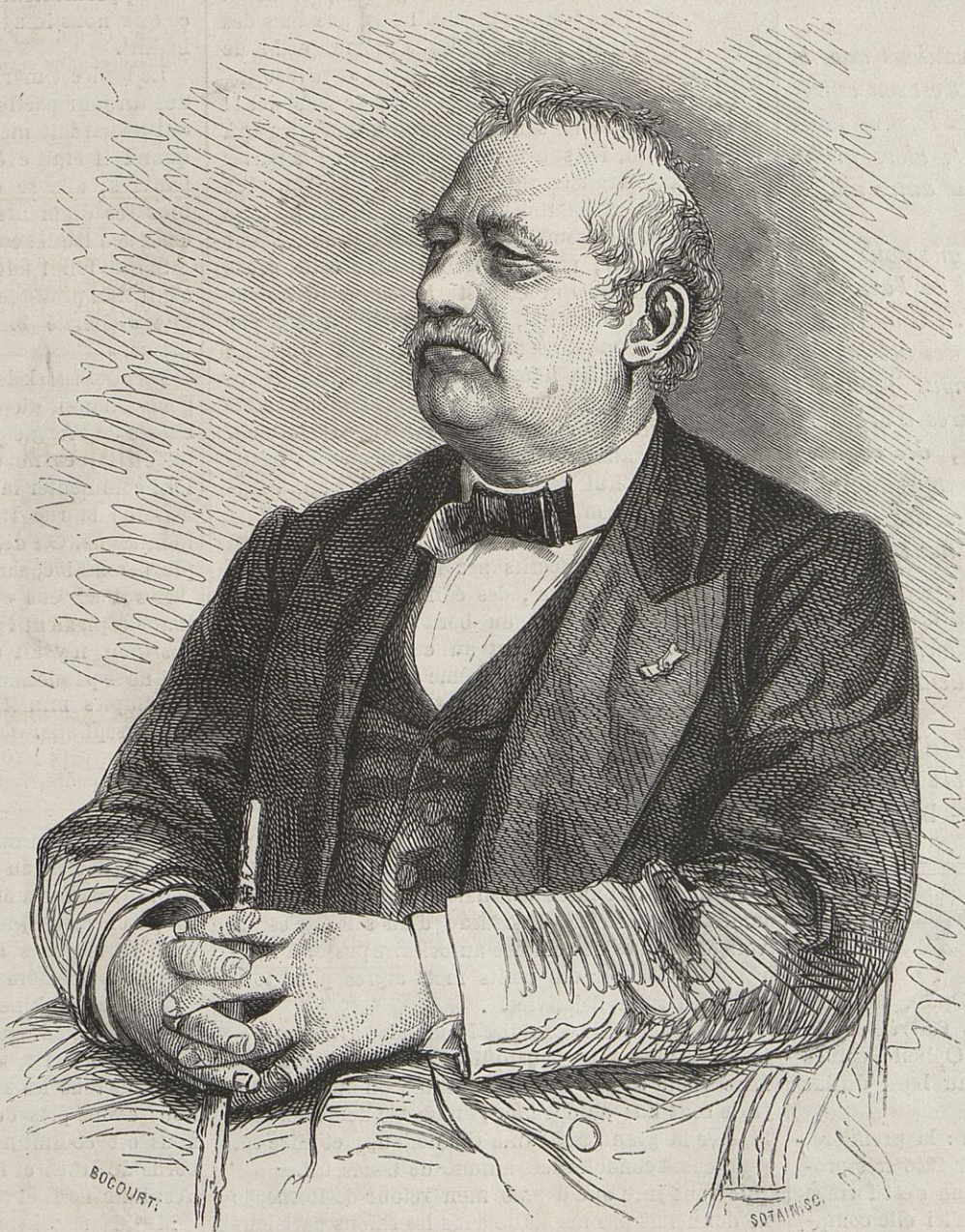
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.
Adresser tout ce qui concerne les abonnements et l'administration
à M. BOURDILLIAT, administrateur.

LE MARQUIS DE PIRÉ

M. le marquis de Piré de Rosnyvinen, dit M. Félix Ribeyre dans sa biographie des députés, est né à Rennes le 12 juillet 1809. Il appartient à la vieille noblesse de Bretagne, et sa famille compte plus d'une illustration. Il nous suffira de citer le père du député, le général de division Rosnyvinen de Piré, dont le nom est inscrit sur l'arc de triomphe de l'Étoile, et dont M. Thiers cite, dans son *Histoire du Consulat et de l'Empire*, un brillant fait d'armes pendant la campagne de Russie en 1812.

« Le général Piré, avec le 8^e hussards et le 16^e de chasseurs à cheval, s'avancait sur la route d'Ostrowno, large, droite, bordée de bouleaux, lorsque, au sommet d'une petite montée, il découvrit tout à coup la cavalerie légère escortant son artillerie à cheval. On ne se fut pas plus tôt reconnu que le 8^e de hussards et le 16^e de chasseurs furent couverts de mitraille.

« Le général Piré, fondant alors, avec ses deux régiments, sur la cavalerie russe, mit d'abord en fuite le régiment qui occupait le milieu de la route, chargea ensuite le second, qui était dans la plaine à droite, revint sur le troisième, qui était dans la plaine à gauche, et, après s'être défait de tout ce qu'il y avait devant lui de troupes à cheval, se jeta sur les pièces, sabra les canonnières et enleva huit bouches à feu. »



Le marquis de Piré, député au Corps législatif
(D'après la photographie de M. Franck.)

Le marquis de Piré, le député actuel, eut pour parrain et marraine le prince et la princesse de Wagram.

Il est membre du conseil général d'Ille-et-Vilaine depuis 1853, et membre du conseil municipal de la ville de Rennes depuis 1855.

Depuis 1856, M. le marquis de Piré représente son département au Corps législatif. Il a été, de plus, chevalier d'honneur de S. A. la princesse Baciocchi jusqu'à la mort de cette princesse.

M. le marquis de Piré est une des individualités les plus remarquées du Corps législatif. Il marche à petits pas, s'appuyant sur une grosse canne, et éprouve quelque difficulté à monter les gradins. Souvent, au milieu d'un discours, il lance une épigramme ou une observation piquante; il interrompt volontiers. Ses discours, quand il parle, ne sont jamais très-long, et même, lorsqu'il interrompt un de ses collègues, il est toujours d'une exquise politesse. C'est le gentilhomme de la vieille roche.

C'est surtout depuis l'ouverture de la session présente que le nom de M. le marquis de Piré est le plus souvent cité. Impatient de tout joug, il n'appartient pas à une nuance bien arrêtée. Ses observations portent aussi bien sur le centre droit que sur le centre gauche; tous les partis sont égaux devant sa critique: il rappelle le célèbre marquis de Boissy.

M. V.

AVIS A NOS CORRESPONDANTS ARTISTES ET LITTÉRATEURS

Nous prions instamment nos correspondants de France et de l'étranger de redoubler d'activité dans leurs envois et de seconder les efforts que fait la direction du MONDE ILLUSTRÉ pour bien mériter de ses lecteurs.

Nous attendons de nos collaborateurs, réguliers et à poste fixe, des grandes villes des cinq parties du monde, de ne point laisser passer un seul événement important sans nous envoyer, par le courrier qui suit cet événement, tous les dessins et les renseignements destinés à le faire connaître à nos abonnés.

Les officiers de l'armée de terre et de mer ont été de tout temps nos correspondants assidus; et souvent ces collaborateurs bénévoles déploient la plus grande activité en notre faveur: nous leur demandons de continuer à nous tenir au courant avec le même zèle.

Que les marins en stations, que les soldats détachés dans les colonies ou en expédition; que les savants en mission, les diplomates en résidence dans les contrées les plus lointaines, ne laissent passer aucun des événements qui peuvent nous toucher. Chaque fois que les faits et gestes des Français éloignés de la mère patrie sont transmis par eux et figurent dans notre journal, le public est heureux de trouver cet écho lointain qui leur rappelle le dévouement de leurs compatriotes.

Le cadre est énorme; nous voulons que le MONDE ILLUSTRÉ soit cosmopolite: c'est son esprit et son programme, et nous prétendons ne nous désintéresser d'aucun événement, alors même qu'il touche plus directement une autre nation que la nôtre.

Nous n'oublions pas non plus que nous sommes un journal d'art, et à côté de l'actualité qui nous presse, de la production à outrance, qui nous porte à commenter en des dessins rapides le fait arrivé la veille, nous mettrons tous nos soins à publier des œuvres d'art hors ligne, des portraits de célébrités, des voyages inédits, des fantaisies, et des compositions.

Nous faisons appel ici à tous nos artistes peintres et graveurs, décidés que nous sommes, après treize ans d'existence et treize ans d'un succès croissant, à faire du MONDE ILLUSTRÉ une publication vivante qui justifie bien son titre et nous ne reculerons devant aucun sacrifice pour arriver à ce résultat.

Nos collaborateurs sont priés d'ajouter en marge de l'adresse de leurs envois au Directeur du Monde illustré: le mot — DESSIN.

COURRIER DE PARIS

Nous sommes entré deux fois à l'Opéra cette semaine, un soir où l'on donnait la *Favorite* et *Néméa*, un autre soir où la Nilsson, en Ophélie, coiffée de romarins, répandait ses fleurs au bord du lac hanté par les Elfes.

Nous avons constaté deux choses: la première, c'est que la salle avait un petit air 1846 très-prononcé; la seconde, c'est que la Nilsson s'est formée au point de vue de la toilette. Jusqu'ici elle comptait sur elle-même, en cela elle avait raison sans doute, car elle a assez de talent pour se passer de tout artifice, cependant quelques raffinés des avant-

scènes disaient en parlant d'elle: « Quel dommage qu'elle s'habille comme une Desdemone de Pérouse ou de Piacenza! »

La Nilsson a compris que personne n'était assez grand artiste pour mépriser le côté plastique et ajouter peu d'importance au costume.

On dit que M. Perrin, qui cache un peintre, et un peintre de talent, sous le costume du directeur de notre première scène lyrique, n'est pas étranger à cette transformation.

**

Ce côté 1846 remis tout d'un coup en lumière était assez piquant. Quelle collection d'ancêtres apparus tout à coup!

On sentait dans cette salle comme un arrière-parfum d'Académie française et de parlementarisme.

Dans les loges le plus en évidence s'étaient, aux places nobles, de belles dames d'un autre âge, qui avaient fait les beaux jours de M. Thiers, du pauvre duc de Broglie et de l'austère M. Guizot; et elles étaient là, à deux pas de la moderne marquise de P..., à laquelle son corsage à l'enfant et ses ceintures hébé donnaient l'air d'une pensionnaire du Sacré-Cœur un peu trop portée sur sa bouche. On se serait cru transporté au temps où M. Odilon Barrot barcelait le ministère; Tony Johannot avait passé par ces toilettes-là, et nul autre que lui ou l'admirable Gavarni n'aurait pu dessiner tel ou tel groupe du faubourg Saint Germain, qui ne se commettait point, il y a une année à peine, avec les loges de l'Empire, et qui pactise aujourd'hui.

Mais comme on voit apparaître désormais dans les salons de M. Daru des personnages qu'on croyait à jamais disparus de la scène politique et dont la présence semble une anomalie sous les lambris d'un ministère de l'Élu du 2 décembre, de même reparaissent au feu des lustres, au grand jour de la rampe, les jolies femmes qui brillaient aux bals des Tuileries, sous M. Thiers, celles-là même que M. de Salvandy appelait déjà « belles dames » en 1839.

Elles sont étonnantes, comme elles se défendent! je vous jure qu'elles sont charmantes, il n'y a pas à dire. Parbleu, il est clair que je ne veux pas parler de la beauté fugitive qui, à Paris, dure tout au plus de dix-huit à... (mettons quarante-cinq ans pour ne nous faire des ennemies que de celles qui en avouent quarante-neuf); mais je veux définir cette grâce toute parisienne qui consiste à vouloir plaire par l'esprit, par l'amabilité, par un certain sérieux, par l'intérêt réel qu'on porte aux choses pour lesquelles se passionnent les hommes et qui font qu'on recherche encore ces beautés mûres et qu'on reste fidèle à leurs salons au lieu de les quitter à neuf heures pour aller au club chercher ce que les beautés d'aujourd'hui ne peuvent pas donner aux hommes de leur temps.

Comparez-les un peu à ces dames de l'Empire, à tous ces délicieux petits nez retroussés qui portent des jupes courtes, des édifices extraordinaires sur la tête et du khol au bord des yeux, et ne comprennent pas un mot au cens et au suffrage à deux degrés, à Mozart et même à Rossini, aux discours de l'Académie, aux discussions de la Chambre, et se soucient de l'équilibre européen, comme les cocodettes d'aujourd'hui se soucient des choses de l'esprit.

C'est un mouvement curieux à observer pour le chroniqueur, ce monde évanoui qui revient sur l'eau, grâce à une évolution politique, et ce qu'il y a de tout-à-fait amusant, mais amusant à se tordre doucement derrière le rideau d'un salon, c'est de voir des dames de l'empire autoritaire passer à l'opposition et avoir des petits mots aigres pour tout le ministère du 2 janvier.

Quelle adorable comédie, le monde! Dire qu'aujourd'hui il y a des gens qui vont au Luxembourg faire visite à M. Rouher, comme on allait (il y a juste cent ans aujourd'hui) en chaise de poste, embrasser la grand-maman à Chanteloup, et faire ses périlleuses condoléances au duc de Choiseuil.

Je vous jure que depuis mon retour de Rome, je ne donnerais pas ma stalle dans les salons parisiens pour un siège au concile, le jour où on discutera l'infailibilité.

Quels jolis mensonges! Quelles charmantes lâche-

tés! Comme on brûle ce qu'on avait adoré, et comme on adore ce qu'on avait brûlé!

Je remarque que les hommes sont même un peu plus lâches que les femmes, et tournent le dos au soleil couchant avec une impudeur et un doux cynisme qui n'a d'égal que la facilité avec laquelle ceux qui hier étaient autoritaires, deviennent aujourd'hui partisans du parlementarisme.

Quel amusant gâchis! Il est vrai que c'était la même chose sous tous les régimes, mais ce n'en est pas moins instructif pour ceux qui ont le bonheur d'être indépendants d'esprit, alors même que le sort ne les a pas faits indépendants par la fortune.

**

Nous avons de l'excentricité sur la planche, avec le livre que publie M^{me} Stoltz, l'ancienne cantatrice de l'Opéra, devenue baronne de Kerchendorf, et l'arrivée à Paris de lord Radstock, qui s'est voué à un singulier dilettantisme qui consiste à prêcher l'évangile pour son agrément.

Lord Radstock, un homme d'une foi profonde et d'une grande charité qui se traduit par d'abondantes aumônes, est très-jeune encore; il a trente-sept ans, occupe une grande situation en Angleterre, et donne ce spectacle tout à fait inattendu en France d'un membre de l'aristocratie, qui, n'étant point dans les ordres, se voue à une propagande effective et qui se manifeste par des prédications publiques très-fréquentes. Voilà certes une idée qui ne nous viendrait jamais, avouons-le.

Homme politique amateur, tribun amateur, pianiste amateur, sculpteur, auteur dramatique, patineur, tourneur amateur, tout ce que vous voudrez enfin, même acteur amateur, comme M. Cottier, ou gréviste amateur comme dans la *Marseillaise*, mais dame, prédicateur amateur, voilà qui dépasse tout ce que nous imaginons, nous, Français, légers et badins.

Le lord est marié, cependant, et sa femme, entraînée un jour par l'ardeur de sa foi, fit comme Pie IX, qui ne gardait même pas un couvert pour manger quand il était évêque d'Imola, et donnait tout aux pauvres; elle se défit de toute son argenterie, de tous ses diamants pour accomplir une œuvre de charité à laquelle elle s'était vouée.

Sainte folie! admirable oubli des lois de la vie, confusion pratique de ce proverbe courant qui veut que « charité bien ordonnée commence par soi-même. »

Lord Radstock demeure avenue Montaigne. M. Eugène Chapui, du *Sport*, qui est très au courant des choses de l'Angleterre, l'a souvent entendu prêcher ici ou là, et nous en a parlé. Un jour on voit le lord commenter la bible dans une chapelle méthodiste de la rue Royale, un autre jour à l'avenue Montaigne. On dit qu'il a le geste et la parole simple, persuasive, sans beaucoup d'entraînement.

Les Parisiens et Parisiennes sceptiques verront tout simplement là un spectacle, mais je ne réponds pas qu'il n'y ait quelque princesse Ustaberlukoff qui ne se passionne beaucoup pour cette religion dont les simples ministres amateurs sont des lords de trente-sept ans.

**

C'est toujours un fait intéressant pour le public, que les débuts au théâtre d'une femme du monde dont la fortune a été où vont tant de choses ici-bas, et qui cherche à demander au travail des ressources qu'il est toujours honorable et courageux de ne devoir qu'à soi-même.

M^{me} Narischkine a donc débuté jeudi dernier au Théâtre-Italien.

Il y a, à Paris, une tradition encore en vigueur, c'est que tous les Russes sont princes; ce parti que nous avons pris de les qualifier aussi facilement, nous est commun du reste avec les hôteliers des bords du Rhin et les garçons des hôtels de Venise, c'est humiliant et c'est un peu bêta.

M^{me} Narischkine n'est point princesse, mais, ce qui vaut mieux, son existence est exemplaire; son mari, M. Paul Narischkine, était officier aux chevaliers gardes.

On a été chercher je ne sais quelle histoire destinée à prouver que les Narischkine, étant parents de l'empereur, puisque Pierre-le-Grand avait épousé une Narischkine, le czar se serait opposé aux débuts de M^{me} Zina Paoli. — C'est le nom qu'a pris la nouvelle Rosine. — Les Russes ont bien ri, mais comme le cancan avait du caractère, il a fait son chemin.

Les Narischkine sont nombreux comme les Durand, on en connaît onze dans les clubs et sociétés de Paris.

Ce n'est pas moi qui me chargerai de dire lesquels sont vrais; j'ai le bonheur de compter de nombreux amis et de belles amies dans la société russe, mais j'ai beau faire des nœuds à mon mouchoir, je ne parviens pas à savoir la généalogie de tous et de toutes. C'est extrêmement difficile pour nous.

Revenons à Zina Paoli. Le bruit de son début avait appelé aux Italiens toute la société russe. L'ambassadeur du czar était là avec tout son personnel; la générale Doubelt, très-remarquée pour sa beauté; les Tchernychoff, les Baryatinsky, les Demidoff, les Berginsky, Vassilitchikoff.

Le public était spécial, public étranger, disposé à accueillir avec la bienveillance dont on use volontiers aux Italiens, ce début courageux et peut-être hélas! un peu téméraire.

Curieux effet d'optique, M^{me} Narischkine, charmante à la ville, est insuffisante à la scène; son teint sombre heurte les traditions. Sa voix est belle, mais la peur lui enlève sa sécurité, elle a du talent, c'est incontestable, mais songez donc quelle tâche! Chanter Rosine, la même où il y a quelques jours à peine, la Patti brûlait la scène sous sa mantille espagnole, raillant le jaloux Bartholo, égrenant son rire vocalisé comme on égrené un collier de perles!

C'était imprudent, et si jamais Zina Paoli réussit à la scène, ce qui non-seulement est possible, mais encore est probable à cause de certains signes secrets, ou de nuances qui seraient mieux à leur place dans un courrier musical qu'ici, c'est dans le dramatique qu'elle excellera et elle a eu tort de choisir le Barbier.

Elle devait chanter Norma, son physique, son tempérament d'artiste l'y portent; elle se trompe absolument en entrant dans cette voie légère: il faut, en dehors du talent souple et des moyens éclatants de quelques étoiles, des dons de la nature tout spéciaux pour Rosine. Un rire d'or, une gaieté inaltérable, des éclats de jeunesse, cette chose impalpable et précieuse qui circule comme une liqueur généreuse dans toute cette partition écrite par un amant heureux, sensuel, plein de vie, plein d'espérance auquel souriaient des jours déjà pleins de gloire, et qui était décidé à marcher dans l'existence couronné de fleurs et sans jamais sentir l'aiguillon des douleurs et le poids des années.

M^{me} Zina Paoli ne devait chanter qu'une fois, ce qui donnait à ce début un caractère spécial. C'était une soirée, à vrai dire, et ce Théâtre-Italien, où on est comme en famille, ne prodiguant que des tendresses aux artistes, a été à la fois indulgent et respectueux pour la Rosine d'un jour, qui tremblait bien fort, et que nous avons accompagnée de tous nos vœux pendant la représentation.

**

On a donné hier à quelques intimes un souper dans une serre à l'avenue Friedland; ce n'était plus certainement ces splendides et uniques réceptions du palazzo de la rue de Courcelles, où la princesse Mathilde a réuni, au milieu de la végétation des tropiques, les objets d'art, les chefs-d'œuvre de la sculpture et de la céramique, mais enfin, c'était original et charmant dans une moindre proportion.

Cela coûte les yeux de la tête, ces salons dont les murs sont tapissés de camélias, et où on peut s'abriter sous des grandes plantes de l'équateur. Tous les jours ce goût va se répandant; on fait des folies pour arriver à annexer un jardin d'hiver à son appartement, et nous en connaissons d'exquis.

Avant le souper, la fête aux oiseaux, M^{lle} Émile van der Meersch, qu'on aime à retrouver dans les salons parisiens, a donné une séance avec ses oiseaux, qui

étaient là dans leur vrai milieu. Cette jeune fille a un charmant talent de cantatrice, et sera peut-être engagée dans un théâtre de genre pour lequel elle sera une excellente acquisition.

Comme nous étions à deviser dans un huisson, un des assistants nous a rapporté que sa fille avait voulu aussi se donner ce luxe charmant, et qu'il avait bouleversé sa maison pour joindre à la chambre de cette unique héritière à laquelle il ne sait rien refuser, une serre toujours pleine de parfums, où le printemps est éternel. Bientôt, peu à peu, la jeune fille pâlit, on la voyait dépérir à vue d'œil, et le médecin a constaté que les plantes absorbaient l'air au point de n'en plus laisser assez pour la jeune fille.

Ainsi donc, ô lectrices passionnées pour les fleurs, pères prudents, mères craintives, méfiez-vous des lataniers, des dracenas et autres arbres verts réunis en grand nombre, et souvenez-vous que plus ils seront verts, plus les hôtes du logis seront pâles!

Les jardiniers ne me pardonneront jamais ce conseil désintéressé, mais cela m'a frappé.

**

A propos de cette même fête aux oiseaux, le Paris-Journal raconte que ces jours-ci, dans une soirée de la Chaussée-d'Antin, on attendait Lemercier de Neuville et ses pupazzi. La maîtresse de la maison avait annoncé l'un et l'autre à ses invités.

Au lieu de Lemercier, ce fut M^{lle} Émilie Van der Meersch qui vint, avec ses oiseaux savants.

Pendant une heure au moins, la fête aux oiseaux, comme on l'appelle, fit faire des prodiges d'adresse à ses petits élèves, et reçut, en terminant, d'unanimes félicitations.

Les plus grands compliments vinrent d'un monsieur myope, à rendre des points à Paul Foucher, et qui, n'ayant pas été prévenu de la substitution des acteurs, s'était figuré pendant tout le temps avoir devant les yeux les pupazzi promis.

Il dit très-sérieusement à M^{lle} Émilie Van der Meersch :

« Je vous félicite, monsieur, de l'ingéniosité de vos petites scènes comique. Je suppose que c'est une séance du conseil des ministres que vous avez voulu représenter. Il y a surtout un Ollivier qui est très-ressemblant, parole d'honneur! »

**

C'est en vain qu'on essaye de grossir l'effet produit sur la population parisienne par les meurtres dont les journaux sont remplis depuis quelques jours. Après le crime de Pantin, rien ne peut nous émouvoir bien vivement.

Cependant, comme il s'agit, dans le cas de M^{me} Lombard, d'un crime commis par un serviteur, quelques Parisiennes timorées regardent leurs valets de pied à la dérobée pour découvrir en lui les signes d'une férocité latente qui pourrait bien se faire jour à un moment donné.

Les personnes qui vivent seules, avant de se coucher, font de timides investigations jusque dans les placards où reposent les robes de printemps et les cartons à chapeaux, et nous en connaissons quelques-unes qui, pour ces inspections, s'arment du petit revolver Galland, un mignon pistolet de boudoir qui ne ferait pas peur à un scélérat endurci dans le crime, mais qui parvient à donner un aspect tout-à-fait américain à ces Parisiennes inquiètes.

**

Le grand mouvement préfectoral annoncé a eu lieu enfin; voilà le sort de nos lecteurs de la province fixé.

Nous comprenons les inquiétudes des propriétaires de châteaux, des fonctionnaires, des présidents et des magistrats; ils ont intérêt à avoir un préfet qui, plus ou moins, soit dans leur manche, comme on dit généralement, et chacun d'eux a dû consulter le Journal officiel avec une certaine anxiété.

M. Pastoureau, auquel des récits de journaux avaient fait une célébrité en propageant certaine histoire contemporaine du 2 décembre, vivement

démentie par le préfet, a été mis en disponibilité.

On s'intéressait aussi au sort de M. Janvier de la Motte, le fameux préfet de l'Eure, qui était devenu l'idole des pompiers, et dont les audaces administratives avaient toujours pour correctif une excellente intention, et souvent son esprit, très-vif et du meilleur aloi.

M. Janvier est un type; on a dû le sacrifier sur l'autel du parlementarisme, mais vraiment, à quelque point de vue qu'on se place pour le juger, c'est un homme plein de mouvement, plein de vie, d'une activité prodigieuse et d'une intelligence très-élevée. Les Parisiens se récrient, je le sais bien, mais après tout ces préfets mis en disponibilité, et qu'il est de bon goût d'attaquer, qu'étaient-ils, sinon les serviteurs fidèles d'un régime qui était la loi d'alors?

Vous allez voir que ce sera nous, qui cessons généralement de voir nos amis dès qu'ils deviennent secrétaires-généraux ou ministres, et ne voulons quoi que ce soit de qui que ce soit, qui serons forcés de prendre parti pour des hommes qui expient aujourd'hui la faute d'avoir exécuté ce que le gouvernement attendait d'eux.

Jamais je ne me rallierai à la politique; je ne saurais dire jusqu'à quel point je trouve cela une chose fautive, faussée et, disons le mot, une colossale duperie, comme j'ai essayé de le prouver autre part.

Il m'est aussi avis qu'il n'y a de véritables autoritaires ici-bas et d'autocrates vraiment ennemis de toute liberté que ceux qui, à les entendre, sont les fervents adorateurs de la déesse au sein nu, qui porte sur la tête le bonnet phrygien, et tient à la main des fers brisés.

Ce n'est pas à dire pour cela, bien entendu, que ceux qui siègent du côté opposé soient des esprits très-libéraux, mais au fond ce que chacun aime, que ce soit celui-ci ou celui-là, c'est surtout le gouvernement, le pouvoir et sa propre personnalité.

**

L'Empereur, qui regarde, se repose et se divertit; on lui a, par grande exception, donné une séance de pupazzi politiques. C'est là un plaisir délicat, raffiné et périlleux, car il y a toujours dans ces séances de Lemercier de Neuville un grain de poésie aristophanesque. Il paraît que ces pupazzi ont très-bien pris.

**

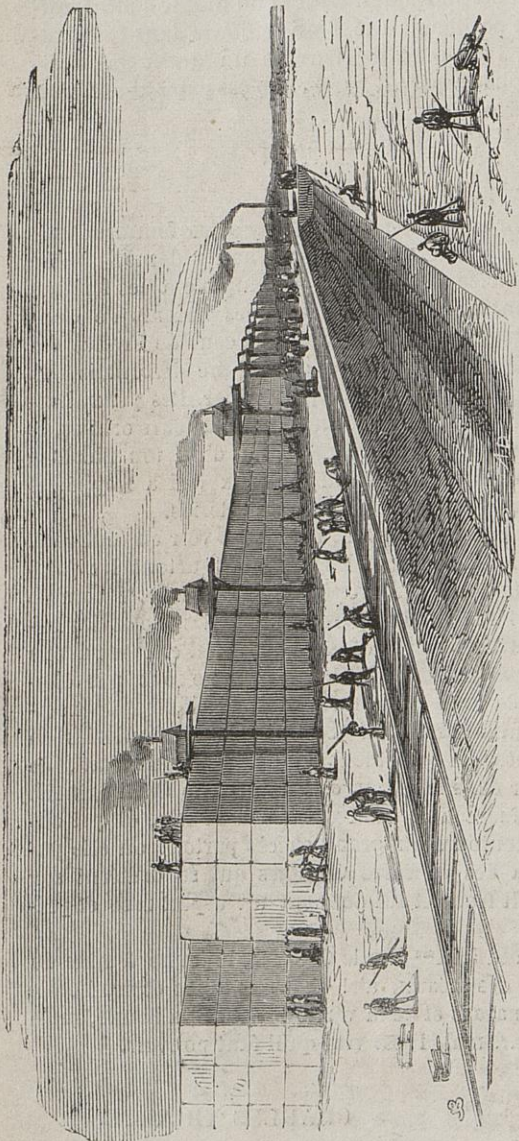
Un bruit circule, qui intéresse les femmes fanatiques de toilettes. Une très haute dame, grande admiratrice des procédés qu'emploient les femmes d'Orient pour s'adonner dans les harems de Constantinople, aurait importé à la cour de France ces procédés exotiques, ce qui donne désormais à sa physionomie un cachet particulier. Les yeux, baignés de khol, roulent humides dans leurs orbites, et le blanc des yeux s'imprègne d'un ton bleuâtre d'un effet tout-à-fait mystérieux qui a frappé les assistants au dernier bal des Tuileries.

Le culte de la nature n'a rien à voir en tout ceci, mais les Orientaux, les Turcs, et surtout les juifs d'Orient, ne comprennent pas la femme comme nous, ils la veulent parée comme les idoles des Indes, transfigurée, étrange, artificielle. Nous avons ici certaines belles personnes qui ne sont pas éloignées de cette école-là. M^{me} de Castiglione, par exemple, qui apparut un beau jour aux Tuileries en salaambo, était vraiment digne, plastiquement, de figurer dans le roman de Flaubert, le Carthaginois.

La maréchale Canrobert, charmante, et qui obtient toujours un grand succès partout où elle paraît, a des coiffures étranges qui se dressent sur son joli front et lui donnent un aspect rare et précieux.

Quand à M^{me} Émile Ollivier, la jeune femme du garde des sceaux, ah! c'est une autre école, l'école de la nature et de la vérité! — c'est la bonne, mesdames... mais il est vrai qu'il faut pouvoir.

CHARLES YRIARTE.



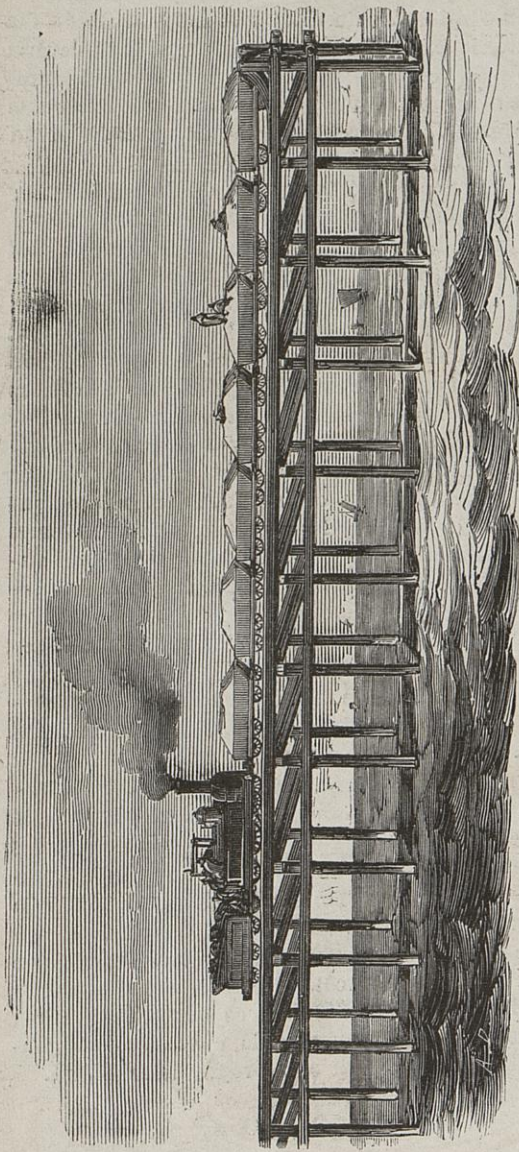
Canal creusé dans le sable et fabriqué de béton.

LE NOUVEAU CANAL D'AMSTERDAM

Le peuple si industrieux de la Hollande, qui a conquis sur la mer une notable partie de son territoire, exécuté en ce moment un travail qui n'a comme précédent que le dessèchement de la mer de Harlem.

Amsterdam est, comme chacun le sait, un port de mer très-commerçant; mais, pour y arriver ou en sortir par mer, il faut traverser tout le Zuiderzée avant de gagner la mer du Nord.

Il existe bien un canal qui joint la capitale au Helder, vis-à-vis de l'île de Texel, mais ce canal est encore long de 52 milles, et n'abrège pas suffisamment la route. La Hollande entreprend donc le creusement d'un nouveau canal qui fera communiquer la capitale avec la mer du Nord. Ce nouveau canal, dit *canal d'Amsterdam*, n'aura que



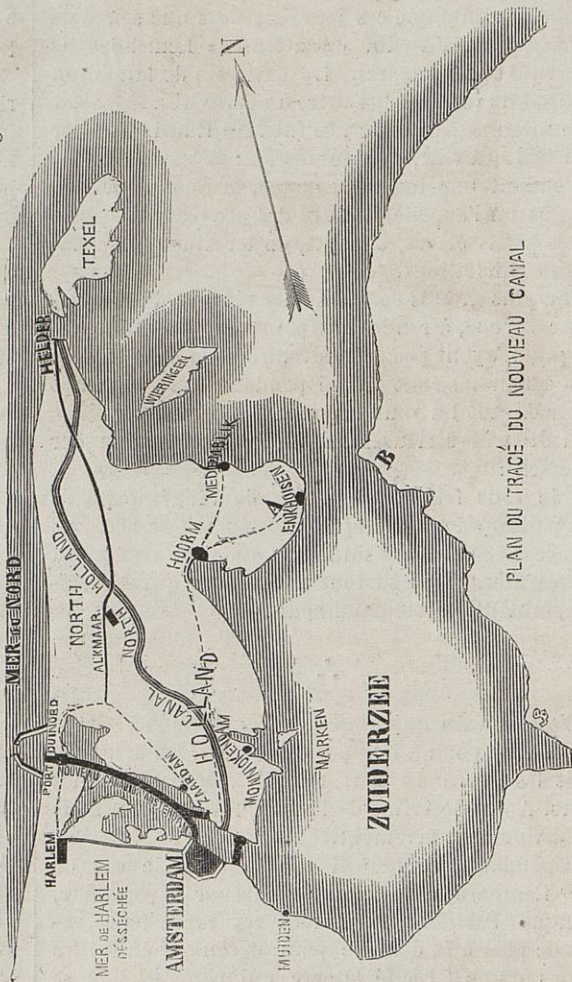
Chargement du sable dans les bateaux. — Digue de Saardam

15 milles et demi de longueur, et abrègera désormais le parcours de 36 milles et demi.

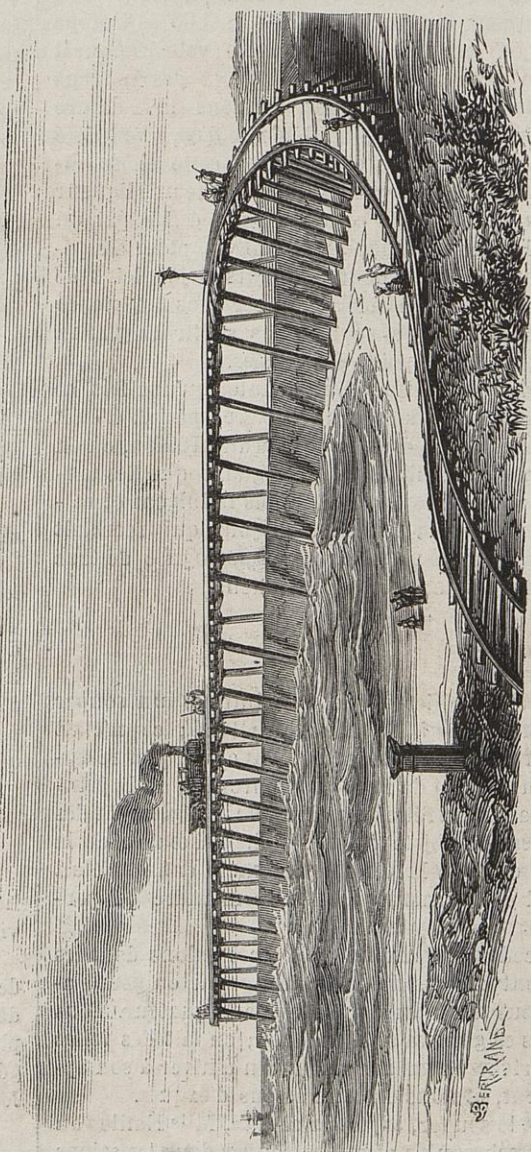
Que nos lecteurs veuillent bien jeter les yeux sur nos gravures, ils remarqueront d'abord une ligne noire qui traverse toute la partie extrême Ouest du Zuiderzée, c'est le tracé du nouveau canal. Ce canal coupe en deux parties inégales la pointe du Zuiderzée; la partie droite, du côté de Saardam, sera desséchée; la partie gauche, du côté de Harlem, sera par la suite l'objet de nouveaux travaux. Amsterdam sera donc, à la fin du percement du canal d'Amsterdam, à moins de six lieues de la mer du Nord.

Les travaux qu'on exécute sont faits avec toute la solidité et la largeur d'idée des Hollandais. Les hommes qui ont posé des digues à la mer ne reculent devant rien quand il s'agit de l'existence de leur sol. Instruits par l'expérience, ils savent comment ils doivent s'y prendre.

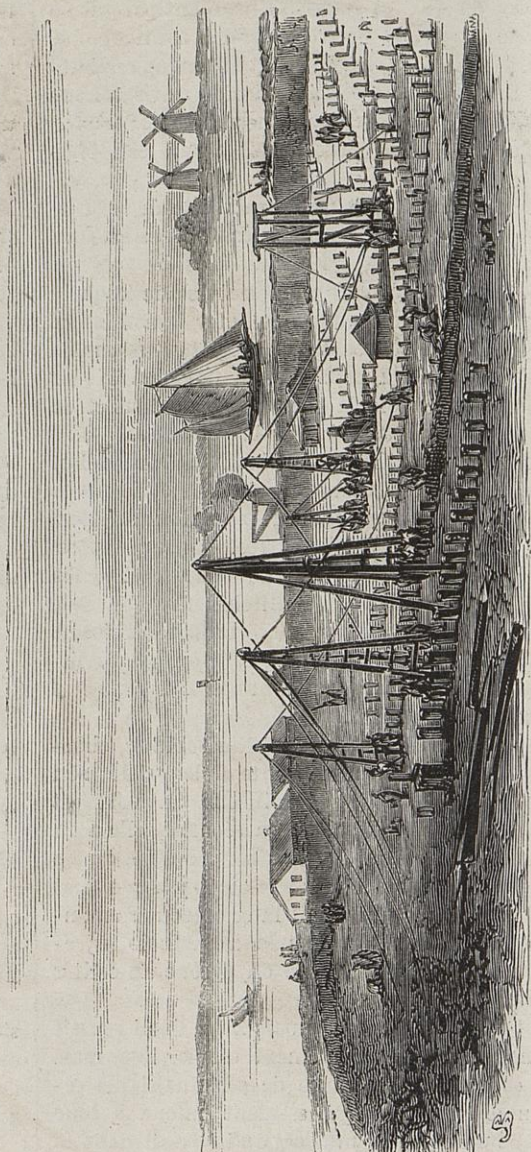
Le nouveau canal d'Amsterdam aura 197 pieds de largeur à son plan d'eau, et 88 pieds dans le fond de la cuvette. Le minimum de profondeur sera de 28 pieds; la largeur de



PLAN DU TRACÉ DU NOUVEAU CANAL



Construction d'une des jetées du port du Nord.



Vue d'un des chantiers de l'Ecluse de la mer du Sud.

Construction du canal d'Amsterdam à la mer du Nord, destiné à remplacer le canal North Holland.



Portraits des principaux personnages du concile de Trente.



Scènes du concile de Trente. — Le palais du prince-archevêque de Trente. — Arrivée du légat de France. Croquis C. Y.)

Construction du canal d'Amsterdam à la mer du Nord, destiné à remplacer le canal North Holland.

l'entrée du port du Nord, où le canal aboutit, sera de 838 pieds, et sa superficie de 260 acres, mesure hollandaise. Le canal sera éclusé à ses deux extrémités.

Les travaux sont poussés avec une grande activité; nous en donnons quatre vues prises sur nature, aux points les plus importants.

A. H.

PRIME A NOS ABONNÉS

Nous offrons à tous nos abonnés quatre splendides aquarelles par MM. Riou et Ciceri, représentant les vues principales du canal maritime de Suez et un magnifique portrait de M. de Lesseps.

Ces cinq planches sont vendues 20 fr. chez l'éditeur. Par suite d'un arrangement spécial et en nous imposant un sacrifice, nous pouvons les donner au prix de 5 fr. à tous nos abonnés.

Pour les recevoir franco par la poste, il faut ajouter 1 fr.

Les peintres Riou et Ciceri ont cherché à reproduire d'une façon très-exacte les épisodes les plus intéressants du travail herculéen de Suez. Ces tableaux sont on ne peut plus pittoresques et donnent l'idée la plus juste des paysages grandioses que traverse la grande voie creusée dans le désert. Ils orneront bientôt les murs du foyer, éternisant ainsi le souvenir de l'œuvre gigantesque hardiment entreprise et menée à bonne fin par un Français.

Adresser à M. Bourdilliat, administrateur, 13, quai Voltaire, à Paris, les demandes en un mandat sur la poste de 6 francs, pour recevoir franco. Joindre au mandat une des dernières bandes qui servent à l'envoi du journal.

REVUE ANECDOTIQUE

LE SALON DU CHANCELIER PASQUIER

On dit souvent qu'il n'est pas de grands hommes pour leurs valets de chambre. Plus que ceux-ci,

leurs secrétaires auraient le droit de dépréciation, car le poste dévolu à leur intelligence permet mieux de saisir le côté faible des personnages auxquels ils sont attachés; défaillances, contradictions, secrètes incapacités, rien ne leur échappe. Il faut que l'homme soit vraiment fort pour résister victorieusement à une telle épreuve.

Avec M. Louis Favre, dernier secrétaire du duc Pasquier, sur lequel il vient de publier une étude remarquable, la règle dont nous venons de parler souffre une heureuse exception. La physionomie de l'homme privé respire d'une lueur nouvelle, en attendant que la publication prochaine de ses *Mémoires* permette de mieux juger le ministre que n'ont pas ménagé les attaques des partis.

Ce qui m'a frappé dans le volume de M. Favre, c'est un sentiment profond d'attachement, de respect et d'estime qui se trahit à chaque page; c'est la mesure parfaite avec laquelle, sans emphase comme sans vulgarité, il nous initie à tous les détails du patronage sous lequel il s'honore d'avoir vécu.

Ce qui m'a frappé aussi, et très-vivement, dans le tableau de la vie intime du chancelier Pasquier, c'est le triomphe persistant de la vie intelligente, c'est la toute-puissance des nobles appétits qui peuvent conserver notre faible machine au delà du terme fatal aux plus robustes. Jusqu'au dernier jour, on peut dire jusqu'à la dernière heure, il a suffi de ce moyen à un vieillard de quatre-vingt-seize ans pour tenir sa belle place dans cette société parisienne, qui, malgré tous les croisements bâtards imposés par l'ère moderne, reste encore l'arbitre intellectuel souverain.

Et, à ce propos, on ne saurait laisser en oubli la communauté d'impressions littéraires dans laquelle Pasquier vécut constamment avec un choix de femmes vraiment dignes, par leur intelligence, de représenter la haute société. A ceux qui tournaient si volontiers en ridicule la cour bourgeoise de Louis-Philippe, on peut proposer la lecture des fragments de la correspondance quotidienne du chancelier avec M^{me} la comtesse de Boigne, avec M^{me} la duchesse de Galiera. Ils n'y verront point sans surprise apprécier avec un discernement remarquable tout le mouvement contemporain, qu'il s'agisse de Sainte-Beuve ou de la guerre du Mexique.

Et quand on se reporte à la longue carrière parcourue par le principal auteur de ces appréciations, quand on songe que, déjà magistrat en 1789, il avait, sans compter l'échafaud révolutionnaire, été menacé par une suite de bouleversements assez longue pour lui donner le droit d'être pessimiste, surtout à un âge où le pessimisme est de règle

commune..., on conçoit une admiration d'autant plus vive pour sa foi inébranlable dans l'avenir de la France. M. Favre est amené ainsi à le constater :

« Après avoir cité sur le régime représentatif ce mot bien connu d'un de ses adeptes convertis : *Je l'aime toujours, mais je n'y crois plus*, il le faisait suivre de cette réflexion finale : « Je ne suis pas de ceux qui adoptent bénévolement une conclusion aussi tranchante; je dirais plutôt, après tout ce que j'ai vu, après tout ce que la France a supporté pendant plus d'un demi-siècle, après les témoignages de vie et de force qu'elle a donnés en tant de circonstances si diverses, qu'il n'y faut jamais désespérer de rien. Si les fautes les plus graves s'y commettent avec une déplorable facilité, de puissantes ressources abondent aussi pour lui permettre de se relever, et les événements les plus miraculeux peuvent survenir dans le bien, comme ils ne sont que trop souvent produits dans l'erreur et dans les misères qu'elle enfante. »

Historiquement parlant, le chancelier Pasquier a raison. Toujours agité, toujours compromis, notre pays semble retrouver des forces dans les crises les plus graves. Quand on songe sérieusement à ce qu'il a été, on s'alarme moins de ce qu'il peut devenir. Mais revenons au but de notre revue, et rentrons avec nos lecteurs dans le salon de M. Pasquier, en laissant à M. Louis Favre le soin de nous en faire les honneurs. Voici comment il nous le dépeint :

« On avait beaucoup hésité, beaucoup cherché avant de s'arrêter à cet appartement de la rue Royale-Saint-Honoré, qui devint et resta la résidence de M. Pasquier jusqu'à son dernier jour.

« Sa famille lui aurait désiré une demeure plus confortable, plus vaste, plus aérée.

« Ce fut donc de son plein gré qu'il songea à s'installer rue Royale-Saint-Honoré, et, pressé, impatient comme il était dans tout, de la résolution à l'exécution, il n'y eut qu'un pas. La maison d'ailleurs lui appartenait; l'aménagement ne pouvait être difficile. Deux étages, l'entresol et le premier furent réunis par un escalier intérieur; on abattit des cloisons, on enleva des portes; avec deux ou trois chambres supprimées, on figura une grande galerie destinée à la bibliothèque. Le premier étage fut réservé aux appartements de réception, l'entresol pour la chambre à coucher et les cabinets de travail.

« L'ameublement de ce palais d'un chancelier de France ne révélait en rien les hautes dignités de celui qui l'occupait; sa simplicité des plus modes-



LE PURITAIN

VI

Les suites d'un bal masqué

(Suite)

Cet acte était éternel, il ne devait jamais finir; j'arpentais les couloirs, je collais mes yeux au carreau de la loge, je me faisais ouvrir la porte du balcon où j'étais placé et je repartais aussitôt pour repartir encore : enfin le rideau tomba, on acclama les acteurs, et comme la foule se précipitait vers le foyer pour l'entr'acte, je me fis ouvrir la porte en jetant à l'ouvreuse le nom de M^{me} de V...

Celle-ci se retourna lentement, me tendit nonchalamment sa main gantée, me nomma à M. Em. de G... et à un jeune homme qui occupait le fauteuil

derrière le sien, tous deux saluèrent légèrement de la tête; alors elle me désigna du doigt la place restée dans le fond de la loge. Je tremblais comme la feuille et mon front était mouillé de sueur; involontairement mes yeux s'étaient fixés sur la glace qui reflétait sa nuque noire et luisante aux tresses tordues et le grand burnous blanc qui l'enveloppait toute entière, j'eus peur de ma propre image, qui m'apparut derrière la sienne, et se détachait, fatale et triste, sur le fond rouge de la loge.

Cependant M. de G... sortit pour juger de l'effet produit par l'œuvre qu'on venait d'entendre, et comme un témoin importun me réduisit à entendre des banalités et des lieux communs, je tortillais mon gant et broyais le rebord de mon chapeau de ma main fiévreuse. Deux ou trois fois je tentai de rencontrer le regard de Blanche pour établir une sorte de complicité et la forcer de m'avouer dans un coup d'œil qu'elle eut désiré la solitude pour m'entendre et pour m'expliquer son silence, mais il semblait qu'elle m'eût vu hier et qu'elle n'avait rien à me dire.

M. de G... rantra, la conversation devint générale; on me demanda mon sentiment sur la pièce, je balbutiai, je répondis comme un sot, et Blanche, avec ce calme inaltérable qui contrastait avec l'agitation qui me bouleversait, me demanda si j'étais souffrant, du ton qu'elle eut pris pour demander s'il pleuvait.

La représentation continua, mortellement longue pour moi, et je sollicitai comme un étranger, la faveur d'aller, comme à l'ordinaire, me joindre à ceux

qu'elle recevait chaque jour au sortir du théâtre. J'y courus, déjà cinq ou six habitués étaient réunis dans le salon, et il me fallut endurer pendant une heure ces propos futiles, ces jugements à bâtons rompus. Il me parut qu'on était étonné de me revoir, mais je m'étais rasséréiné et je fis bonne contenance. J'étais résolu, d'ailleurs, à savoir à quoi m'en tenir sur les dispositions de Blanche à mon égard, et comme personne ne semblait vouloir me céder la place et partir le premier, je pris congé de M^{me} de V...

UN GUET-APENS

A peine la porte du salon se fut-elle refermée sur moi, que je sentis naître au fond de mon cœur comme un soudain esprit de vengeance.

Comprenez-vous, vous, qui m'écoutez, le désespoir qui s'empare d'un être réduit à l'impuissance vis-à-vis d'un autre être qui, la veille encore, était tout pour lui? Avoir enfermé tous ses espoirs, tous ses désirs, toutes ses aspirations dans une unique pensée! Avoir concentré toute son affection, sa passion, sur une femme qui vous disait que vous étiez son monde et sa vie, comme elle était-elle-même votre existence tout entière, et, à sa place, voir passer dans des nuits sans sommeil, comme je venais de le voir dans la réalité, une froide statue d'où le souffle est absent, dont le cœur ne palpète pas! Retrouver, moulée en marbre, coulée en bronze, froide comme un métal durci, glaciale comme un bloc, celle qui n'avait d'élan que pour vous, à laquelle

tes formait un assez curieux contraste avec le luxe brillant déployé dans les habitations voisines. Une seule pièce du lois, la bibliothèque, témoignait de la grande existence du maître. Tapissée de ses milliers de volumes, illuminée par l'or des reliures, égayée par les bronzes, les dessins, les statuettes, le soir des jours de réception, alors que les lampes, les bougies étaient allumées, elle offrait un coup d'œil vraiment superbe. M. Pasquier en était très-fier et avec juste raison. Les livres, au reste, foisonnaient dans la maison; le cabinet que nous occupions, celui de M. Pasquier, sa chambre à coucher, ses appartements de service en étaient remplis; et, dans cette maison, ce luxe n'était pas un luxe de parade.

« Son plus grand mérite, pour M. Pasquier, était d'être placé dans une des rues les plus fréquentées de Paris, à dix minutes de la Chambre des députés et des ministères, sur le passage d'amis qui, sans se déranger, pouvaient, devaient constamment monter chez lui pour le tenir au courant des affaires de ce monde.

« Ce calcul, fort bien raisonné, eut un résultat conforme à ses désirs. Jusqu'à la fin de sa vie, il fut, de tout Paris, l'homme le plus entouré, le mieux instruit, le plus au courant de toutes choses.

« Professant et mettant en pratique cette maxime souvent répétée par lui, que l'homme ne doit jamais se laisser envahir par la paresse, il était sur pied dès sept heures du matin, au plus tard, et à dix heures, on le trouvait installé dans son cabinet. Sa journée commençait invariablement par un déjeuner, toujours le même, durant lequel il s'entretenait soit avec un visiteur matinal, soit avec nous. — Sa frugalité était extrême; il mêlait la raison aux moindres actes de sa vie. Il usait de tout, il n'abusait de rien. Il n'eut jamais à se reprocher le moindre excès; toute chose réputée nuisible était condamnée; il n'y songeait plus; on le voyait manger de plusieurs mets à son dîner, accepter un peu de vin généreux; chaque jour il prenait du café, mais jamais il n'avait goûté à aucune liqueur. Grâce à ce système, qu'il avait dû mettre en pratique de bonne heure, il s'était, d'une organisation débile, fabriqué une santé excellente, et il arriva à quatre-vingts-seize années, n'ayant d'autre ennemi sérieux que le rhume ou le catarrhe, auquel il payait annuellement sa dette. Son médecin, M. Cruveilhier, qui l'a soigné jusqu'à la fin avec tant d'habileté et de prudence, s'abstenait presque de toute médication pour guérir ses indispositions inévitables. Il connaissait si bien la force de ce grand corps aux formes si grêles, qu'il laissait le plus souvent agir la na-

ture. Puis, l'hiver traversé, le printemps surtout, qui était l'époque terrible, quand venait la fin du mois de mai, le médecin saluait son client par cette parole toujours bien accueillie: « Maintenant, vous pouvez marcher, nous voilà tranquille jusqu'à l'année prochaine. »

Pour copie conforme :

LORÉDAN LARCHÉY.

(A continuer)

Les grandes scènes du concile de Trente

FIN DU CONCILE A TRENTE

(Suite et fin.)

Il n'est pas de notre sujet, nous le répétons encore, de mentionner ces décisions, et de raconter les débuts qui les précédèrent. N'ayant à retracer que les aspects extérieurs de la mémorable assemblée, notre tâche sera, selon nous, remplie quand nous aurons parlé de deux séances encore: une séance tumultueuse qui eut lieu le 1^{er} décembre 1562, et la séance de clôture, le 4 décembre 1563.

Le 1^{er} décembre, on mit en délibération un projet de canon rédigé en ces termes par le cardinal Seripandi: « Si quelqu'un dit que ce n'est pas par l'institution de Jésus-Christ qu'il y a des évêques dans l'Église catholique, et que ceux-ci, lorsqu'ils sont appelés par le pontife romain, son vicaire sur la terre, à partager sa sollicitude pastorale, ne sont pas de vrais et légitimes évêques supérieurs aux prêtres... qu'il soit anathème. »

L'évêque de Cadix s'éleva contre la rédaction de ce projet. Il ne voulait pas qu'on regardât comme véritables évêques ceux-là seulement qui étaient appelés par le pape au partage de sa sollicitude pastorale. Il objectait que les Ambroise et les Augustin n'avaient pas tenu leurs sièges de l'investiture des souverains pontifes. Aux exemples en ce sens des premiers siècles, il ajouta des faits contemporains. L'évêque de Salzbourg, disait-il, pouvait encore créer quatre évêques sans recourir au pape.

Ces dernières paroles surtout émurent l'assemblée. Le cardinal Simonetta répondit sur-le-champ que si l'évêque de Salzbourg pouvait créer quatre évêques, c'était, non en vertu d'un droit, mais par privilège et délégation du saint-siège. L'évêque de Cadix coupa à son tour la parole au cardinal, et demanda à continuer sa démonstration. Alors l'émotion de plusieurs pères augmenta; ils s'élevèrent

avec une vive impatience contre l'évêque de Cadix: *A la porte! à la porte!* criaient-ils. *Anathème! c'est un hérétique!* En même temps, ils faisaient à dessein un grand bruit pour couvrir sa voix et l'empêcher de continuer. Poussant plus loin l'inconsidération, ils s'en prirent à tous les évêques espagnols, des opinions de l'évêque de Cadix; ils prétendirent, en termes formels, que les évêques espagnols causaient au concile plus d'embarras que les hérétiques. Les prélats ainsi incriminés repoussèrent l'injure, et la renvoyèrent à ceux qui la leur adressaient.

Les légats s'interposèrent. Ils adressèrent au pape, à Rome, des rapports sur l'incident, et le souverain pontife, pour donner des satisfactions aux Espagnols, prescrivit de modifier le projet de canon, cause première du tumulte.

Au milieu même de l'incident, le cardinal de Lorraine avait dit à voix basse, mais d'un air qui fut fort remarqué: « C'est inconvenant; je ne me serais jamais attendu à quelque chose de pareil. » De retour à son hôtel, on dit qu'il ajouta: « Si un semblable affront avait été fait à un Français, j'en aurais immédiatement appelé à un concile plus libre; et si l'on ne met un terme à un abus si criant, nous retournerons tous en France. »

XXVII

FIN DU CONCILE. — LES ANATHÈMES. — LES ACCLAMATIONS.

Une douloureuse nouvelle, venue de Rome, hâta peut-être de quelques semaines la clôture du concile. On apprit, dans la nuit du 29 au 30 novembre, par le cardinal Borromée, que le pape, dangereusement malade, pressait les pères d'achever leurs travaux. Il fut décidé qu'ils s'achèveraient dans une vingt-cinquième et dernière session, les 3 et 4 décembre.

La séance du 3 fut consacrée aux décrets dogmatiques sur le purgatoire, l'invocation des saints, la vénération des reliques, le culte des images. On arrêta en outre, ce jour-là, les termes d'un décret en vingt-deux chapitres sur la réformation des ordres religieux.

Le lendemain, on commença par adopter les décrets sur les indulgences, sur l'abstinence, le jeûne, les fêtes, et sur l'obligation de recevoir et d'observer toutes les définitions et décisions du concile.

Enfin, on récapitula l'œuvre entière du concile. On donna lecture solennelle de tous les décrets à partir du temps de Paul III; on les sanctionna.

Cette lecture fut une imposante manifestation; rien de plus grave, au fond, dans l'intérêt de la foi, rien de plus saisissant dans la forme. Les canons ou

vous sembleriez infuser la vie, dont vous aviez éveillé le cœur, l'âme, les sens, l'appeler, lui tendre les bras, et ne point éveiller l'écho qui devait sommeiller en elle: c'est « une horrible misère que ce riant adieu d'un être inanimé. » Mes poètes aimés chantaient dans ma mémoire, je comprenais, je ressentais tout, j'étais muet, désespéré; je m'étais endormi amant dévoué, je me relevais vengeur.

Un lâche projet germa dans mon esprit, et dans mon trouble, sans calculer la portée de ce que j'allais accomplir, je résolus de le mettre à exécution.

Vers deux heures du matin, M^{me} de V..., dans un charmant déshabillé, entra dans le petit boudoir qui précédait sa chambre à coucher, et là, devant une grande glace qui occupait l'entre-deux des fenêtres, se laissa tomber sur une chaise longue en poussant un long soupir de fatigue et d'ennui.

Sydonie, une sorte de maîtresse soubrette, qui était dans les secrets de Blanche, entra à son tour, et se prit à ranger autour d'elle sans lui adresser la parole, mais comme une personne qui attend qu'on l'appelle, et sait que cela ne se fera pas attendre.

M^{me} de V..., songeuse, ne semblait point disposée à rompre le silence.

— M. Maxime était bien pâle ce soir, dit Sydonie, en provoquant une confidence... Il paraît bien malheureux, madame, ce pauvre jeune homme.

— M. Maxime m'ennuie répondit sèchement M^{me} de V... Ces airs de chevalier de la triste figure dans un milieu enjoué et disposé à la gaieté, sont

tout à fait déplacés. Ce n'est pas ainsi que se conduit un homme du monde.

— Il faut dire aussi que madame a des façons froides de décourager les gens qui sont bien faites pour les réduire au désespoir.

— Tu trouves!... Mais quel est l'homme d'esprit qui ne comprendrait pas? Pendant près de deux années, il m'a sevré des plaisirs du monde, je lui ai tout sacrifié, un jour celui-ci, demain celui-là, une autre fois une fête, une réunion: cette séquestration m'est odieuse. Je veux vivre et je vivrai. J'ai horreur de ces rêves littéraires qui vivent les yeux dans vos yeux, et vous font des bleus aux bras en vous serrant la main et vous demandant comment vous avez passé la nuit.

— Tout le monde n'est pas comme vous, madame, et un peu de passion ne déplaît pas à toutes les femmes. Demandez à votre amie, M^{me} Estelle, qui se plaint toujours qu'on ne la prend pas au sérieux.

— Vous parlez trop, mademoiselle Sidonie, et vous voyez trop de choses.

— Oh! madame, je ne vois que ce qu'on veut bien me montrer. D'ailleurs, si madame trouve...

— Et toi, où en es-tu? Eugène t'épousera-t-il enfin?

— Madame, je crois qu'Eugène ne demanderait pas mieux, mais il y a des difficultés. D'abord, il veut être sûr que je ne suivrai plus madame à Bade à l'automne, et l'hiver à Nice.

— Alors tu me quitterais?

— Non, madame, mais je crois qu'Eugène, de-

puis qu'il est valet de pied chez M. de G..., a fait quelques bonnes affaires, et dame, chacun a son amour-propre... Toujours servir... C'est égal, à la place de madame, je serais bien fière de voir un homme pâlir dès que j'entre dans le salon où il m'attend. Comme une femme doit être heureuse!

— Tu crois, toi? Eh bien, cela m'ennuie à mourir. Tu ne comprends donc pas, petite brute, que nous avons horreur de ces êtres faibles et craintifs qui tremblent à notre approche? Il nous faut, à nous, des natures vaillantes et fortes qui nous fassent ployer sous leur volonté, qui nous brisent et nous fouaillent... Toujours du lait sucré! c'est horrible! M. de G..., voilà un homme! Et quel beau sceptique! Quel mépris pour le monde et pour nous-mêmes! Comme on sent que cet homme-là souffléterait la société et la tiendrait sanglante sous sa cravache... Est-ce que tu t'amuses, toi, ici-bas?

— Il y a des jours, madame, quand madame sort le soir et que je dine au restaurant avec M. Eugène, que de là je vais dans les petits théâtres, alors je vois tout le monde se retourner en regardant la robe que madame m'a donnée, et mon chapeau de chez Lucile Hoquet; le roi n'est pas mon maître.

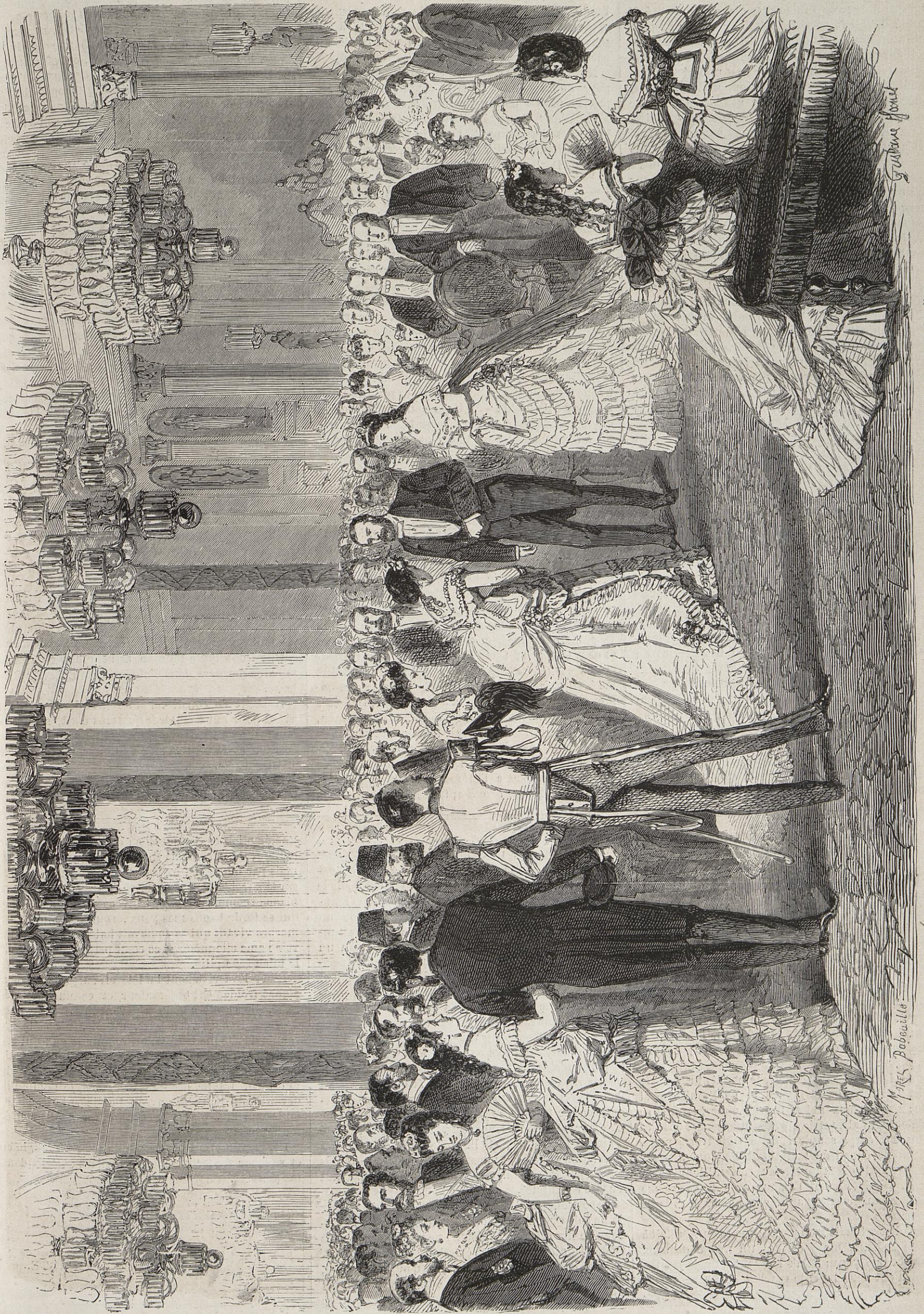
— Tu as raison, ce n'est pas la même chose... Tu peux me laisser, bonsoir, si j'avais besoin de toi, je te sonnerais. Tout est prêt, n'est-ce pas?

— Oui, madame... Bonsoir, madame.

Et Blanche, une fois seule, se leva comme mue par un ressort, se dressa devant la glace, approcha une lumière du miroir et se regarda attentivement de très-près, comme si elle eût examiné froidement



Discussion de la nouvelle organisation des Beaux-Arts. — Réunion d'artistes dans l'atelier du sculpteur Carrier-Belleuse.



Bal donné à l'Hôtel-de-Ville le 27 janvier. — Le préfet de la Seine et Mme Chevreau reçoivent les invités à l'entrée de la galerie des fêtes.

Gustave Bonnet

MOREL P. BOUILLON

articles des décrets de Trente sont généralement rédigés de telle sorte qu'ils se terminent par cette formule : *Qu'il soit anathème!* Par exemple : « Si quelqu'un dit que les évêques choisis par l'autorité du pontife romain ne sont pas de vrais et légitimes évêques... *qu'il soit anathème!* » Aussi bien, s'établit-il, pendant la dernière et longue lecture de ces canons, une sorte de dialogue grandiose entre le lecteur et l'assemblée. Chaque fois que le secrétaire, à la fin d'un article, prononçait ces paroles : « *Qu'il soit anathème!* » tous les pères, debout, en habits pontificaux, sur les gradins de l'hémicycle, la main levée et faisant face aux légats (debout aussi sur leur estrade), reprenaient à haute voix, avec une énergie toujours plus accentuée : « *Qu'il soit anathème!* »

A cette dramatique lecture succéda une scène d'enthousiasme non moins digne d'être racontée; on l'appelle : *Les acclamations.*

L'autorité et le prestige du cardinal de Lorraine n'avaient fait que grandir à Trente. Il se leva dans cette dernière séance, et d'une voix émue, haute et ferme, souhaita « de longues années et une éternelle mémoire au pape Pie IV, pontife de l'Église universelle! » Tous les pères se levèrent d'un élan unanime, et répondirent à ce souhait : *Amen! Amen!* Ainsi soit-il! Ainsi soit-il!

Le cardinal de Lorraine reprit : « De Charles-Quint, empereur, et de tous les rois qui ont provoqué ce concile et qui l'ont protégé, que la mémoire soit en bénédiction! » Et tous les évêques, s'associant encore à ce vœu, s'écrièrent : *Amen! Amen!*

Le cardinal de Lorraine prit la parole pour la troisième fois : « Au sérénissime empereur Ferdinand, dit-il, toujours auguste, orthodoxe et pacifique; à tous nos rois, à nos républiques, à nos princes, longues et longues années! » Et tous les évêques de reprendre : « Conservez, Seigneur, notre empereur pieux et chrétien; roi céleste, soyez le protecteur des rois de la terre, les appuis et les gardiens de la pureté de la foi. »

Le premier légat, enfin, le cardinal de Mantoue, élevant les mains au ciel, dit aux pères : « Révérendissimes pères, après avoir rendu des actions de grâces à Dieu, allez en paix! »

LOUIS RACODET.

CORRESPONDANCE

Notre article sur *l'Age de pierre* en Égypte a été lu après notre rentrée en France soit vers le 15 décembre 1869. Nous admettons d'autant plus vo-

lontiers la rectification qui suit, qu'elle constate l'ignorance absolue dans laquelle se trouvaient les savants faisant partie du voyage en Égypte, à propos de la découverte dont il s'agit, avant celle faite par MM. Hamy et Lenormand.

Nous nous trouvions en trop bonne compagnie pour qu'un simple touriste comme nous ne fût pas excusable de ne pas savoir ce qu'ignoraient MM. Wurst, Broca, Berthelot, Quatrefages et Ballard. Les dessins publiés par le *Monde illustré* ont été dessinés sur nature par son correspondant spécial, M. Darjou. LAMBERT DE LA CROIX.

Mâcon, le 21 janvier 1870.

Monsieur le directeur,

Je viens de lire dans le *Monde illustré* du 15 janvier dernier un article intitulé : *L'Age de pierre en Égypte*, signé Lambert de la Croix.

Il résulterait des termes de cet article que l'existence d'un âge de pierre en Égypte, niée jusqu'à présent par les égyptologues, vient d'être mise hors de doute par la découverte d'un atelier de l'âge de pierre, sur le Gebel-el-Molouk, faite récemment par MM. Hamy et Lenormand. L'auteur de l'article attribue à ces messieurs l'honneur de ce résultat scientifique, et il ajoute : « Je tiens pour certain que si quelque Allemand eût fait cette belle découverte, ils en auraient immédiatement glorifié l'inventeur. »

Puisque M. Lambert de la Croix veut bien attacher quelque importance à cette trouvaille, il voudra bien aussi me permettre de lui adresser par votre entremise, une rectification.

Il y a un an que nous fûmes chargés, M. le vicomte de Murard et moi, d'une mission du ministère de l'instruction publique, ayant pour but de rechercher si la vallée du Nil ne renfermait pas des traces d'un âge de pierre préhistorique. Nos explorations furent couronnées de succès. Deux rapports au ministre, à la date du 20 février et du 26 juin 1869, des notes insérées dans les numéros de février et de septembre du journal : *Matériaux pour l'histoire primitive et naturelle de l'homme*, m'ont fait connaître le résultat. Nous avons constaté la présence de nombreuses stations de l'âge de pierre sur différents points de la vallée du Nil, entre le Caire et Asouan, notamment à Bab-el Molouk (atelier très-voisin de celui signalé par MM. Hamy et Lenormand), El-Kab, Abou-Manga... etc. Les types que j'ai publiés se rapportent, soit à l'industrie de la *Pierre polie*, soit à celle de la *Pierre taillée*; toutes les observations

géologiques nécessaires pour élucider complètement la question accompagnent nos rapports.

Sur ces entrefaites, MM. Hamy et Lenormand, ignorant (bien que M. Hamy fût abonné aux *Matériaux*) le résultat de nos recherches, ont affirmé leur droit de priorité dans plusieurs journaux, à l'Académie des sciences, à la Société d'anthropologie. J'ai dû protester contre cette prétention, en adressant les preuves de l'antériorité de nos travaux, soit à l'Académie des sciences, soit à la Société d'anthropologie, soit au *Journal des Débats*, qui le premier avait annoncé la découverte de MM. Hamy et Lenormand. Cette feuille a cru devoir refuser une rectification que l'Académie des sciences et la Société d'anthropologie s'empressèrent d'accueillir.

Enfin, M. le D^r Hamy, à la séance de la société d'anthropologie, a reconnu nos titres à la priorité, et s'est excusé de l'ignorance où il était de nos travaux.

Aussi est-ce avec une certaine surprise que j'ai lu, dans le numéro du 15 janvier du *Monde illustré*, un article où se trouvent reproduites les premières prétentions de ces messieurs. J'ai lieu de croire que cet article a dû être publié à leur insu; mais comment se fait-il alors qu'ils aient pu fournir les dessins des types recueillis par eux?

Je m'abstiens, pour le moment, de tout commentaire sur cet incident; mais vous voudrez bien me permettre de faire appel à votre impartialité, dans l'espoir que vous consentirez à rectifier à l'occasion ce qui, dans l'article du *Monde illustré*, porte atteinte à nos droits de priorité.

Veillez agréer, monsieur le directeur, l'expression de mes sentiments respectueux et dévoués.

AD. ARCELIN.

Ancien élève de l'école des Chartes,
Membre de plusieurs sociétés savantes.

LA RÉUNION DES ARTISTES

CHEZ M. CARRIER BELLEUZE

Une importante réunion artistique a eu lieu la semaine dernière dans l'atelier de M. Carrier Belleuze.

Il s'agit de constituer une grande association, ayant pour but d'éditer les œuvres d'art, sculpture ou autres, de construire et d'exploiter des salles d'exposition et de vente, de créer une banque de crédit artistique, etc., etc.

Les programmes sont superbes, et tous pavés des meilleures intentions.

une personne étrangère; puis, après avoir levé les deux bras en l'air en nouant ses mains au-dessus de sa tête, elle les laissa retomber en arrière, et le souple peignoir de mousseline tombant à ses pieds, elle apparut dans toute sa beauté.

Tout d'un coup elle poussa un cri étouffé; le rideau de la fenêtre s'agita, et, pâle comme un spectre, livide, suant la peur, muet comme un fantôme, je me dressai devant elle en faisant rouler devant moi la chaise longue sur laquelle elle était couchée un instant auparavant.

Hier à peine, j'avais failli être criminel, et j'eusse tué quelqu'un pour ajouter un diamant à sa parure; à cette heure, moi, le puritain, je devenais lâche, je me cachais comme un voleur, et j'écoutais aux portes.

Mais la colère m'aveuglait, je bondis jusqu'à ses pieds, je l'enlaçais, et jamais je ne l'avais vue si belle : ses cheveux noirs, tressés pour la nuit, se tordaient en nattes noires sur sa nuque. Ses épaules mates, son corps souple sous ce voile transparent, le désordre dans lequel elle était, l'air qu'on respirait dans cette chambre secrète, ce demi-jour, ce silence... J'étais fou, et l'amour avec la colère me mordaient au cœur. Quant à elle, elle était folle de terreur.

Mais l'effort était trop grand; mon cœur battait à se rompre dans ma poitrine; un nuage de sang passa sur mes yeux; j'étais haletant, et mes jambes tremblaient sous moi; je me laissai glisser sur le tapis en sentant mes forces m'abandonner, et m'évanouis à ses pieds.

.....

Je n'eus pas la perception du temps qui s'était écoulé, mais quand je revins à moi, elle avait dénoué mes vêtements; j'étais toujours étendu sur le sol, et ma tête reposait sur le bord du sofa. Blanche était devant moi, pâle, mais sans agitation, un sourire compatissant sur les lèvres; elle avait repris tout son sang-froid, et, tenant à la main un flacon, elle passait sur mon front un mouchoir rempli d'une odeur pénétrante qu'elle affectionnait et que je reconnus : c'était le parfum subtil et presque mystérieux dont tout ce qui l'entourait était toujours imprégné. Je levai sur elle un regard sans chaleur, mais peu à peu je sentais la fureur et l'amour renaître en moi avec le sentiment de la vie.

Elle m'observait froide, défiante, absolument maîtresse d'elle-même, prête à fuir si elle voyait la colère et la vengeance se refléter sur ma face; disposée à me tromper encore et à m'offrir l'image de l'amour, ses feints transports, tout enfin, excepté l'amour lui-même, si elle comprenait qu'après des révélations aussi cyniques que celles que je venais de surprendre, mon cœur faible et lâche pouvait encore être abusé.

Cependant j'étais là sans force, comme abattu par je ne sais quel cataclysme qui m'aurait laissé l'usage de ma raison en m'ôtant mes facultés, et elle m'épiait, attentive, sans émotion, sans transport. Elle se laissa bientôt glisser jusqu'àuprès de moi, doucement souriante, et comme implorant un muet pardon. Sa main cherchait ma main; elle cachait sa tête dans mon sein, et sa poitrine se soulevait sous

une émotion contenue. Elle s'était abandonnée tout entière, je m'enivrais involontairement de sa vue, mais par moments, maître de moi-même, je la regardais froidement comme si, à travers cette peau blanche comme l'ivoire, dans ce corps admirable qui se tordait sous mes yeux, sous cette poitrine, marbre vivant qui se soulevait haletant, j'avais pu voir l'âme elle-même et ce cœur perfide qui torturait le mien sans pitié.

Elle releva vivement la tête et, surprenant mon regard froidement observateur et comme désintéressé, elle se mit à genoux devant moi.

— « J'ai voulu t'échapper, dit-elle, fuir cette tyrannie de chaque heure d'un amour jaloux qui réclame ses droits; mais le spectacle d'un amour vrai, d'une passion sincère m'a reprise tout entière. Je suis ton bien, frappe, ordonne... Tiens, je m'humilie devant toi, je t'aime avec folie; je suis ta chose, foule-moi aux pieds, je souffre, la douleur m'étouffe... »

Et, par un effort nerveux, elle se prit à sangloter et se laissa rouler sur moi en cachant sa tête dans ma poitrine.

(La fin au prochain numéro.)

CHARLES YRIARTE.

Voici une des questions qui ont été traitées à la réunion chez M. Carrier Belleuze :

Projet de création d'une caisse de retraite, en faveur des artistes infirmes ou âgés.

Il faudrait :

- 1° Demander à l'État (qui d'ailleurs l'a offert) le local gratuit, pour faire les expositions annuelles des peintres, sculpteurs, architectes graveurs et lithographes ;
 - 2° Acquérir un terrain assez vaste pour construire des ateliers et logements pour les artistes retraités ;
 - 3° Organiser, eux-mêmes, leurs expositions et en payer toutes les dépenses ;
 - 4° Le bénéfice net des entrées et vente des livrets, qui appartiendra aux artistes faisant partie de la société, sera placé en rentes sur l'État, et servira à former le fonds de caisse de la société ;
 - 5° Les œuvres d'art exposées auront leur désignation de prix de vente, connu de la direction de la Société et il sera prélevé, sur le prix de la vente, 3 p. 100 destiné à la caisse de retraite ;
 - 6° L'État continuera à faire, comme par le passé, ses acquisitions et commandes, sans que les artistes aient à s'initier en rien à ses décisions.
 - 7° L'État ou la ville de Paris prélèvera une retenue de 3 p. 100 sur toutes les commandes d'œuvres d'art, en faveur de la caisse de retraite ;
 - 8° Feront partie de droit de ladite Société, tous les artistes français ayant exposé au moins trois fois aux expositions de Paris ;
 - 9° Pour jouir du bénéfice de la retraite, il faudra avoir exposé vingt fois, être invalide par accident, maladie, ou être âgé de soixante ans ;
 - 10° Les artistes, ayant fait des travaux d'art dans les monuments publics, et qui n'auraient pu suivre exactement les expositions, seront admis, sur leur demande, à faire valoir leurs droits à la retraite ; dans ce cas, le conseil de surveillance prononcera ;
 - 11° Les veuves et orphelins d'artistes jouiront des mêmes droits que l'artiste lui-même pendant au moins dix ans après la mort de celui-ci.
- Cependant, si un artiste mourait dans un âge très-avancé, le bénéfice de la retraite n'existerait que pour la veuve, et suivant la décision du conseil.

12° Le système de prélèvement des entrées serait applicable aux expositions de province, qui sont en grande partie fournies par les artistes de Paris. Il y aurait là des conditions à régler.

Par ce projet, les artistes participeraient tous au produit des expositions, et seraient assurés d'avoir une aisance relative pour leur vieillesse, et l'on ne verrait plus le triste spectacle des souscriptions ouvertes, pour secourir une veuve, des enfants ou un vieil artiste.

Comme il est facile d'estimer qu'en dehors des donations qui pourront être faites à la Société, elle est certaine d'augmenter son capital de plus de 200,000 fr. par année.

Ainsi, on peut prévoir que d'ici à douze ou quinze ans, la Société sera à même de rendre tous les services que l'on doit attendre des Expositions de tous pour tous.

Espérons que tout ce mouvement ne restera pas stérile.

M. V.

LE BAL DE L'HOTEL-DE-VILLE

M. et M^{me} Chevreau ont donné leur premier bal ; il y avait six mille deux cents invités. On comptait malheureusement trop d'habits noirs, en comparaison du nombre de dames.

Il est impossible de recevoir avec plus de grâce et d'aménité que ne l'ont fait M. et M^{me} Henri Chevreau. Pendant plus de trois heures ils sont restés dans la salle de réception, et ne se sont retirés qu'à minuit.

Le bal a été ce qu'est toujours un bal dans les splendides salons de la Ville, c'est-à-dire magnifique. Le buffet était surtout remarquable.

On sait que la ville de Paris alloue chaque année, à son premier magistrat, quatre-vingt-dix mille

francs pour frais de représentation ; sur cette somme, vingt mille francs sont consacrés aux consommations, et cela n'a rien d'étonnant, quand on songe aux 4,000 glaces, au déluge de punch, aux flots de thé, de chocolat et de bouillon qui sont servis sans interruption de neuf heures du soir à quatre heures du matin.

Le second grand bal de l'Hôtel-de-Ville aura lieu le jeudi 17 février.

Tous les salons seront ouverts, paraît-il. On ne comptera pas moins de trois orchestres. On danserait à la fois dans l'immense salle des Fêtes, dans celle du Trône et dans le salon des Arcades.

M. Chevreau aura ainsi résolu le difficile problème de contenter tout le monde, car on ne parle de rien moins que de lancer sept à huit mille invitations.

M. V.

LA SEMAINE LITTÉRAIRE

Si j'osais dire à M. l'abbé H. Duclos, que son histoire de MADAME DE LA VALLIÈRE et de MARIE-THÉRÈSE D'AUTRICHE (Didier) est un peu... volumineuse, je soufflerais sans doute sur une de ses plus chères illusions. Comment peut-on trop s'étendre sur d'aussi intéressantes figures ? Et si j'ajoutais que, dans son projet de relever de sa nullité historique le personnage effacé de Marie-Thérèse, il n'a réussi qu'à moitié, ne détruirais-je pas une illusion plus chère encore ?

Il a certainement mis en lumière, autant qu'il l'a pu, « cette grandeur d'épouse » que, dans sa passivité puissante, fière et réfléchie, sut déployer cette humble reine. Mais de cette bonne et touchante créature, il n'a pu faire une femme, bien moins une reine. Bonté sans dignité, âme molle, cœur de papier mâché, comment voulez-vous qu'on s'intéresse à ces inerties !

Quant à la Madeleine du dix-septième siècle, elle a de prime abord, par sa grâce ingénue, sa passion droite, sa tendresse et sa faiblesse, enfin par ce long martyre de trente-cinq ans passés aux Carmélites de la rue Saint-Jacques, gagné tous les cœurs, et chacun de ses historiens a attaché de nouvelles sympathies à sa mémoire.

M. l'abbé Duclos n'a donc, à notre avis, réformé aucun jugement. Il a du moins accumulé et utilisé tous les documents à l'appui de sa thèse, il n'a dédaigné aucun témoignage, et il peut se flatter d'avoir écrit les deux monographies les plus informées et les plus complètes qui aient paru jusqu'à ce jour.

Les CONTES ALGÉRIENS (1 vol. Lévy), de M. Pierre Cœur, — domino féminin que nous respectons, — nous peignent les mœurs arabes en contact avec notre civilisation. L'auteur a longtemps vécu en Algérie, et il s'est fortement pénétré du caractère et des usages arabes. Ces contes pourraient servir de commentaires au livre du général Daumas, dont j'ai parlé récemment, *la Vie arabe et la Société musulmane*. Ajoutons qu'ils sont intéressants, dramatiques. Beaucoup de pages gardent l'empreinte d'une désespérance éloquente, d'une blessure du cœur. Ce n'est pas une œuvre hors ligne, c'est un livre honnête, ému, et qui trouve sans peine le chemin de la sympathie.

M. Angelo de Sorr ne réussit pas moins dans la nouvelle que dans le roman. JEANNE ET SA SUITE (1 vol. Sartorius) vaut le *Drame des carrières d'Amérique*. Je recommande surtout *Médoquine* et *la Fée des sables* pour leur parfum de terroir et leur saveur bordelaise.

Notre spirituel Charles Monselet, qui a mis en tête de ce livre une « Notice » sur M. Angelo de Sorr, courte et substantielle, comme il sait les faire, fait justement ressortir l'accent doux et triste de ses paysages, « des Daubigny des jours d'automne », dit-il. » Et n'est-ce pas aussi la note dominante des landes et des pinadas ?

Les SATIRES POLITIQUES (A. Lacroix) de M. Maurice Dreyfous témoignent d'une grande sincérité et d'une vigueur peu commune. C'est une œuvre de jeunesse, mais où l'on rencontre plus que des promesses. M. Dreyfous a pu penser, alors qu'il polissait ses vers, que ses audaces et ses fougues de

langage ne seraient guère dépassées. De combien de longueurs ne le sont-elles pas aujourd'hui ? Et comme on a raison de couler en bronze le penseur qui a écrit l'immortel :

« Quand la borne est franchie il n'est plus de limite ! »

PHILIPPE DAURIAC.

COURRIER DU PALAIS

Ils sont si malheureux, si malheureux ces pauvres propriétaires, qu'il peut bien arriver que cela trouble un peu les notions qu'ils doivent avoir de ce qui est juste et de ce qui ne l'est pas ! Depuis vingt ans leurs revenus sont triplés ou à peu près ; on comprend à quel point cela doit les exaspérer, ... surtout quand ils ont consenti des baux d'une certaine durée.

En voici un, par exemple, qui a une maison dans la rue Vauvilliers, quartier des Halles, l'ancienne rue du Four-Saint-Honoré, si je ne me trompe, — et décidément je ne me trompe pas ! — C'est, comme vous le savez, un quartier tout à fait sain et tout à fait agréable ; on y respire certains parfums de verdure flétrie, de viandes desséchées sur l'échalas, et quand on veut se promener, on jouit de cette douce température, de ce calme plein de rêveries que l'on doit retrouver sous les galeries des Halles centrales, s'il est banni du reste de la terre. Sa maison est occupée tout à fait bourgeoisement : en bas, elle commence par une brasserie, c'est assez vous dire qu'en mettant le pied sur le seuil le locataire futur a dû comprendre dans quel temple il aspirait à pénétrer. La fumée de la pipe et la vapeur de la bière ne sont qu'un procédé d'assainissement destiné à combattre les émanations du dehors ; l'épicier vient ensuite avec ses savons, son pétrole et ses fromages. Quant au bruit, on en sera préservé par le fumiste, le marchand de papiers, le cordonnier, dont sont émaillés les étages supérieurs. Décidément on se croirait sur les bords du lac de Genève !

Au premier étage, je crois, il y a un bureau de placement, tout à fait nécessaire pour donner à la maison ce qui lui manquait évidemment, c'est-à-dire un peu d'animation, un peu de mouvement. M^{lle} D... avait loué au troisième étage un appartement au prix de 1,500 fr., et par un bail de neuf années consécutives. Soit que cette retraite lui parut trop profondément paisible, car tout le monde n'est pas fait pour la vie claustrale et pour les délices du silence absolu, M^{lle} D... abandonna son logement et chercha à le sous-louer jusqu'à l'expiration du bail ; le bureau de placement, qui faisait ses affaires et qui craignait de dépayser sa clientèle en se déplaçant pour s'agrandir, trouva bon de prendre cet appartement au prix de 3,000 francs, juste le double. Je n'hésite pas à dire que tout le monde comprendra l'accès d'indignation du propriétaire quand il apprit cette bonne nouvelle, que cette délicieuse habitation était en hausse de cinquante pour cent ! « Comment ! sous prétexte que j'aurai loué pour neuf ans et que l'on me paye exactement mes termes, mon appartement ne sera plus à moi et augmentera de valeur au profit d'un autre ? Ah ! si les loyers venaient à baisser de cinquante pour cent, et si mon locataire devait perdre 750 francs par an, à la bonne heure ! Un bail est un bail, et signature oblige... rait ! » Et voilà le propriétaire qui s'oppose à la sous-location, et qui prétend qu'un bureau de placement est un établissement de nature à déconsidérer son immeuble ; et voilà le tribunal qui lui rappelle que ce scrupule lui vient un peu tard, et que le va-et-vient des employés sans emploi et des patrons sans employés n'aurait pas plus gêné aujourd'hui la brasserie, l'épicerie, la cordonnerie et la fumisterie, qu'à l'époque où l'appartement était loué cinquante pour cent de moins ; de sorte que le propriétaire payera 2,000 francs de dommages-intérêts à M^{lle} D... pour avoir mis empêchement à la sous-location. — Voilà qui est terrible en vérité.

Si j'allais autre part qu'au Palais ; si je me promenais encore dans les foyers de théâtre comme je me promène dans la salle des Pas-Perdus, je vous dirais que M^{lle} Blanche d'Antigny est une très-jolie femme et une très-grande comédienne. La force de

la vérité me pousse à déclarer que je n'en sais rien par moi-même; mais j'ai la foi; il y a assez longtemps que je l'entends dire pour que cela soit de la plus exacte vérité. Je pourrais, d'ailleurs, communiquer mes doutes à mes deux trop aimables confrères du Courrier de Paris qui vous raconteront ses diamants, faire appel à l'expérience de mon compère Monselet, qui, au besoin, vous redira les succès de l'actrice au théâtre des Folies-Dramatiques et à celui du Palais-Royal. Mais je me retranche dans l'audience des référés, où M^{lle} Blanche d'Antigny proteste avec raison contre la saisie *foraine* qui a été pratiquée sur ses meubles, objets d'art et bijoux, à la requête de M. Otterbourg et C^e, son bijoutier. M^{lle} Blanche d'Antigny lui a acheté pour treize mille cinq cents francs de bijoux, — une paillette! comme aurait dit autrefois ce bon Schaunard. — La somme fut réglée en trois billets, dont le premier, de 4,500 fr., fut retardé à l'échéance.

Et, sur cet oubli, saisie *foraine*!

Lemotn'apeut-êtré rien de bien redoutable, écrit ou prononcé; mais si vous saviez à quel point il est... désagréable dans sa traduction en fait! La saisie *foraine* vous suppose dépourvu de domicile, courant les foires (ce doit être là l'étymologie), ne demeurant dans un endroit que le temps nécessaire pour conclure telle ou telle affaire, voyageur, nomade, couchant aujourd'hui ici et demain là, habitué à s'envoler comme un oiseau du chêne à l'orme et du sapin au saule, et surtout réalisant la fanfaronnade de Bias : *Omnia mecum porto!* Dans ce cas, on vous suscit au passage, au sans assignation, sans jugement, sur une requête, sur une simple ordonnance du juge des référés; c'est quelque chose comme une loi des suspects.

— Mais j'ai, avenue de Friedland, un appartement de 10,000 francs, avec dix ans de bail; mais j'ai un somptueux mobilier d'une valeur considérable; mais je suis engagée au théâtre du Palais-Royal pour plusieurs années aux appointements de 12,000 francs par an; mais je dois payer un dédit de 30,000 francs si je disparaiss; mais voici le rôle que j'ai créé le mois passé; mais voici une lettre de mon direc-

teur qui me promet deux rôles nouveaux! Allez-vous me traiter comme une baladine, comme la femme géante d'un théâtre ambulant? Vous voyez, même par le procès-verbal de la saisie, que s'il me fallait « tout porter avec moi, comme le sage Bias, j'aurais besoin d'une forte voiture! »

C'était écrasant de logique.

En vain l'avoué de M. Otterbourg et C^e ose encore balbutier un doute sur la sincérité de l'engagement à mille francs par mois; en vain s'efforce-t-il de faire entendre que la totalité de ces appointe-

tion excellente, il était laborieux, rangé, économe; jamais un écart, jamais un scandale! Les mères de famille devaient le coucher en joue pour en faire un mari. Tout à coup on apprend que ce jeune Caton a contracté la mauvaise habitude d'assassiner les passants sur les grandes routes.

Devant la cour d'assises du Doubs, Cadet a tout nié, principal et accessoires; il n'a rien fait, il n'a vu personne, il n'est pas sorti ce jour-là, il ne connaît pas les témoins, il ne comprend rien à tout cela! Et cependant les témoignages sont formelle-

ment affirmatifs; dix témoins, vingt témoins l'ont vu et le reconnaissent; ils ont donné son signalement avant son arrestation, et ils décrivent encore minutieusement les vêtements qu'il portait à l'époque du crime. De plus, on retrouve en sa possession divers objets ayant appartenu aux victimes, entre autres une montre en argent portant un chiffre et sur la cuvette de laquelle se trouvent les figures de Paul et Virginie. Cadet, comme Jacques Latour, comme Dumolard, comme Troppmann, a un personnage qu'il charge de tout le poids de la responsabilité: c'est un contrebandier... dont il ne sait pas le nom. Il faut dire aussi qu'il semble que, sur les trois assassinats qui lui étaient imputés, deux au moins paraîtraient avoir été commis sans but bien déterminé, comme pour le plaisir de tirer un coup de revolver sur un cultivateur qui passe ou sur un prêtre qui dort. Ce dernier crime surtout devient tout à fait inexplicable au point de vue du mobile: une nuit, le respectable curé de Bretigney s'éveille en proie à une violente douleur au front; il y porte

la main et se figure qu'il transpire abondamment. Il croit entendre dans la pièce voisine le bruit d'une fenêtre qui s'ouvre et d'un homme qui saute dans la rue; il appelle!... Le mal de tête est produit par une balle de revolver qui est restée dans le crâne; la sueur qui coule, c'est le sang qui s'échappe de la blessure. Le meurtrier n'a rien dérangé, n'a rien emporté; pourquoi ce coup tiré à bout portant sur un homme inoffensif et qui, d'ailleurs, dort d'un sommeil si profond?

Cadet est né et a été élevé à Bretigney; il connais-



L'hiver à Paris. — Quartier Mouffetard. — Les petits Savoyards. — (Dessin de Féral.)

ments est déléguée par M^{lle} Blanche d'Antigny à son tapissier; en vain s'efforce-t-il de ne pas vouloir prendre au sérieux le dédit de trente mille francs, et de prouver que M^{lle} Blanche d'Antigny brûle de retourner aux rives de la Néva, le président a fait disparaître la terrible saisie *foraine* en rapportant son ordonnance.

Oh! pour les criminels, je vais prendre aujourd'hui un train-poste, je vous en avertis. Le plus remarquable coquin de la semaine, c'est Cadet, ce jeune horloger de Besançon. Il avait une réputa-

LE MOIS COMIQUE, PAR CHAM



— Je puis entrer partout avec ma médaille ?
— Mais on vous la donne pour ça.
— Je voudrais entrer dans une combinaison ministérielle.



— Je ne puis pas les mettre.
— Et cependant, comme député, tu as une médaille pour entrer partout.



— Monsieur, c'est trois sous
— Voici ma médaille!



— 20 francs! ce billet de tribune ?
— Si monsieur aime mieux une séance du Sénat! Là on demande du monde, on vous payera peut-être.



— La Chambre prend un congé ?
— Hélas, oui! encore une interruption qui ne vient pas de moi



VÉRIFICATION DES POUVOIRS.

— Fais voir ta bourse!



— Mon ami, tu deviens fou
— Il ne quitte pas la maison! Me voilà concierge d'un ministre!



— Allons donc! vous vous chargez des lettres de mes créanciers!



— Comme joujou, voici, madame, un député avec son couteau de bois.
— Non, je préfère le lapin-tambour! il fait moins de bruit.



— Engage-le à dîner pour l'Epiphanie !
— Lui? Il ne tire les rois que par les ambes, pour les faire tomber.
Une confiance réciproque s'établit désormais entre voyageurs de chemins de fer.



— Mon ami, laissez-nous tirer les rois tranquillement!
— Non! il ne sortira pas qu'il n'ait accepté mes conditions!

sait fort bien le presbytère; pour s'y introduire, il a enlevé un carreau précisément comme il est reconnu l'avoir fait en d'autres endroits; et puis, la balle qui a frappé de mort le malheureux curé, est précisément du même calibre, de la même forme, de la même composition par l'alliage en même proportion des deux mêmes métaux, le plomb et l'étain, que les autres balles retrouvées chez lui. Cependant, le jury a répondu négativement sur ce chef d'accusation. Déclaré coupable sur les autres faits, Cadet a été condamné aux travaux forcés à perpétuité.

Devant le jury de la Seine, encore un accusé qui nie avec obstination; c'est Berton, le marchand de sable dont le père est mort des suites d'un coup de pied dans le bas ventre qu'il lui a porté il y a trois ans, dont le beau-père Delbor vient de mourir assommé par un coup de marteau qu'il a reçu sur la tête. La colère de Berton contre son père n'a d'autre explication que sa brutalité bien connue; mais la haine qu'il portait à son beau-père, marchand de sable comme lui, a pour cause une rivalité commerciale. Il reprochait à son beau-père de lui enlever des pratiques.

Berton a été condamné pour coups ayant causé la mort de son père et de son beau-père sans intention de la donner, aux travaux forcés à perpétuité; mais il nie jusqu'au dernier moment, et probablement il nie encore.

Encore un clerc infidèle. Un nommé Vidal, qui est chargé par son patron de porter 14,000 francs à un client, et qui, se trompant de chemin, s'en va à Madrid, puis de Madrid, revient par Monaco, Bade, Wiesbade et Hombourg. On sait maintenant ce que peut coûter un pareil voyage; c'était bien peu de chose, que 14,000 francs pour quatre roulettes!

Vidal, qui a été condamné à deux ans de prison, avait été secrétaire d'un commissaire de police; il devait bien savoir ce qui arrive aux voleurs. Eh bien non! il ne s'est souvenu de ses anciennes fonctions que pour échapper plus sûrement aux poursuites; il avait remarqué que les voleurs ne se sauvent jamais par l'Espagne, et que, sur cette frontière, la surveillance est moins active. On en a probablement pris note pour l'avenir.

PETIT-JEAN.

LES LITANIES D'UN CONTEMPORAIN

Le père prit le fils, le fils qui venait de sortir du collège. Et l'ayant fait asseoir en face de lui :

- Jules?
- Papa?
- Te voilà bachelier?
- Oui, papa.
- Tu ne sais pas encore ce que tu vas faire ici-bas?
- Non, papa.
- Moi non plus, mon garçon, mais ce que j'ai à te dire s'applique à toutes les carrières en général. Donc, écoute-moi scrupuleusement.
- Oui, papa.
- Et répète avec moi, comme au refrain d'une litanie, chaque fois que je ferai halte pour reprendre haleine.
- Je veux bien, papa.

**

— Jules, recommença le père après une toute petite pause, tu as entendu dire autrefois, n'est-ce pas, que le ridicule tuait en France?

— Dame! c'est un proverbe.

— Ce n'en est pas un, mais peu s'en fallut que ce n'en devint un, si notre époque n'avait pas changé tout cela.

— Ah! notre époque?...

— Oui, mon ami, et c'est précisément là le sujet de la présente conférence: le ridicule, qu'on fuyait jadis comme un fléau. Je prétends que si tu veux arriver à quelque chose, il faut que tu courres après de toute la vitesse de tes jambes. Je prétends que c'est sous son tout-puissant patronage qu'il faut que tu te places. Je prétends que c'est à lui qu'il faut porter tes hommages, ô mon fils!

Redisons donc à l'unisson et du fond du cœur, cette invocation de notre cher dix-neuvième siècle: Saint Ridicule, priez pour nous.

— Priez pour nous, acquiesça Jules.

**

— Et ne va pas croire, mon garçon, qu'il s'agisse d'une boutade. Tu sais que je n'aime pas les sermons et que je t'ai élevé à la bonne franquette; je ne suis pas un papa très-bien. Je vis avec mon temps, si donc je te parle ainsi, c'est sous l'empire d'une profonde conviction que je veux, que je dois te faire partager.

Tu vas d'ailleurs en avoir la preuve, la toucher du doigt.

Voyons, Jules, quelle profession pourrais-tu bien embrasser?

— Je ne sais pas.

— C'est convenu, ni moi... Mais supposons... supposons que tu veuilles te faire homme de lettres?...

— Tout de même, papa.

— Eh bien, dans cette hypothèse, t'imagines-tu qu'il te suffira d'avoir de la bonne volonté, du travail, du talent?

Allons donc, petit... c'était la vieille formule, cela. Avec elle tu mettrais ou mettais vingt ans à arriver. Aujourd'hui il y a une route de traverse: Coupe la queue à ton chien par un moyen quelconque; porte des manchettes à retroussis, des redingotes à collet, un carrick comme Bilboquet, des bottes à glands d'or... n'importe quoi enfin qui te singularise en te ridiculisant.

On rira d'abord, mais on l'aura remarqué le second jour; tu seras une célébrité de la rue le huitième. Publie par là-dessus un volume, et chacun de dire:

— Vous savez bien, c'est de cet original qui... qui... dont...

— Bah!... Il faut que je lise ça...

Saint-Ridicule, protégez-nous.

— Protégez-nous, répéta Jules.

**

— Si les accoutrements bizarres te répugnent, — et entre nous je t'avouerai qu'on a abusé des excruciations du costume, — tu as cent vingt autres façons de battre la réclame pendant qu'elle est chaude.

Par exemple, sois grossier sans raison, brutal sans mesure, provocateur sans esprit.

— Tiens! tiens! tiens!... pensera la foule... voilà un malotru comme on n'en rencontre pas tous les jours.

Et la foule gravera ton nom dans son cœur.

Si la violence bête répugne à ta nature, fais-toi une spécialité du déraisonnement chronique. Soutiens que les arbres sont rouges, que le canon du Palais-Royal part à minuit, que le soleil est un géneur, que la grimace est plus belle que le sourire, l'égoût plus suave que la rose... Grande attraction, mon ami.

L'homme dont on dit: C'est un toqué, est plus sûr du placement de sa prose ou de ses vers, qu'un génie modeste vivant à l'écart.

En un mot, fais-toi une spécialité quelconque, commets plus de fautes de français à toi seul que tous tes confrères réunis; pleure à toutes les fêtes ou ris de tous les deuils; démolis les grands hommes pour apothéoser les nullités... Que sais-je, moi?... Mais, en un mot, sois ridicule... et tu seras connu.

Saint-Ridicule, exaucez-nous.

— Exaucez-nous, répéta Jules.

**

— Préfères-tu le commerce à la littérature? Tous les goûts sont dans la nature, mon ami... à merveille...

Jadis, un négociant qui aurait compromis sa maison par une bizarrerie de mauvais aloi, aurait été taré et ruiné du coup.

A l'heure actuelle, on se fait des trente mille livres de rente rien qu'en arborant au-dessus de sa boutique le mémorable: *Enfin, nous avons fait faillite!*...

A l'heure actuelle, pour faire fortune rapidement

promène dans les rues une voiture en forme de pain de sucre, de vessie, de potiron; annonce par la voie des quatrièmes pages que tu as pris pour commis des dames travesties en Andalouses ou des chimpanzés dressés...

On te bafouera, mais qu'importe!

Les résultats sonnants sont là... *sic itur*... à la profession de millionnaire.

Saint Ridicule, enrichissez-nous!

— Enrichissez-nous, répéta Jules.

**

— Aimes-tu mieux la politique, mon garçon?... Qu'à cela ne tienne... C'est différent, mais c'est absolument la même chose.

Signale-toi par des cascades invraisemblables... Empare-toi de quelque question grotesque... La question du hanneton, par exemple... Fais-toi une spécialité du calembourg législatif et de l'*ana* parlementaire.

Il n'en faut pas plus.

Ton nom prendra son vol sur les ailes de la renommée.

Toutes les oies de Panurge répéteront tes inepties. Tu seras connu... qui sait? Un jour où l'on n'aura personne sous la main, on fera peut-être de toi un secrétaire général, un député, un ministre...

Je sais bien que chemin faisant, tu récolteras les quolibets de la presse et les horions de la caricature.

Tant mieux, enfant!

L'homme qu'on turlupine, est un homme arrivé.

Saint Ridicule, veille sur nous!

— Veillez sur nous, répéta Jules.

**

Si la politique ne t'agrée pas, tu as la finance.

La finance!... voilà un terrain où manœuvrer pour le ridicule.

Si tu te dévouais à quelque entreprise saine et raisonnable, tu ne récolterais pas un denier. Imagine au contraire, après de longs efforts de sottise, quelque monstrueuse combinaison, quelque innovation invraisemblable.

Mets en actions une société pour les *tuyaux d'égoût en pâte de guimauve* ou les *trottoirs en pain d'épices*; lance la compagnie des *ras-irs automatiques* ou des *veilleuses à musique* pour endormir les malades...

Le lendemain du jour où tu auras inséré dans un premier journal ta première annonce, les souscripteurs tomberont drus comme grêle.

Répète l'expérience cinq ou six fois... amène les sarcasmes de la publicité, et ton affaire est faite.

Saint Ridicule, patronnez-nous!

— Patronnez-nous, répéta Jules.

**

— Ainsi partout, mon fils.

Si tu désires cultiver l'art, foin de l'étude consciencieuse; au diable le travail sérieux!

Débute, dès ta première exposition, par des chevaux tricolores ou des arbres cramoisés... Peins un croquemort gris, se couchant dans la bière qu'il portait au client...

Scandale... Vacarme... Célébrité...

En médecine, crée des panacées; propose de guérir le cancer à l'aide de cataplasmes au vitriol... administre de l'eau de javelle pour les rhumatismes... et appelle ça la *javellothérapie*... *Tolle* général de tes confrères... Invasion des malades...

J'abrège, enfant, car il faudrait passer une revue sociale complète... Mais ce que je t'ai dit aura suffi pour te démontrer la sublimité de ce cri de ralliement que nous allons répéter en thœur:

— Saint Ridicule, priez pour nous!

**

Et le père et le fils, s'étant étreints, restèrent cœur contre cœur.

PIERRE VÉRON.

Incendie aux abattoirs de la Villette

Lundi 24 janvier, à six heures du soir, une grande clarté, qui s'est répandue soudainement dans le quartier de la Villette, y a donné l'alarme et a fait

croire à un important incendie. Le feu venait effectivement de se déclarer dans les abattoirs généraux. Il avait éclaté en même temps dans les greniers à fourrages, situés au premier étage, et dans les locaux du rez-de-chaussée, où se trouvaient les bestiaux destinés à être abattus.

Les secours sont arrivés de toutes parts. On s'est occupé d'abord du sauvetage des animaux, que la fumée et la vue des flammes affolaient, et qui faisaient entendre des mugissements furieux. Ce sauvetage présentait une très-grande difficulté; cependant, avec l'aide des sergents de ville, les employés des abattoirs ont pu l'effectuer heureusement.

Les sapeurs-pompiers, venus de la caserne de la Villette, ont attaqué vigoureusement l'incendie et s'en sont rendus maîtres après une heure de travail. Une demi-heure plus tard, il était complètement éteint.

La cause de ce sinistre n'a pu être établie d'une manière certaine, cependant on a tout lieu de la croire accidentelle.

Il est probable que quelque flammèche, tombée inaperçue dans le fourrage ou dans la litière, a donné naissance au feu.

Le chiffre des dégâts n'a pas encore été établi, même approximativement.

On n'a eu à déplorer aucun accident.

M. V.

CHRONIQUE MUSICALE

Circulaires de M. Martinet, directeur du théâtre de l'Athénée, et de M. Padeloup, directeur du Théâtre-Lyrique. — THÉÂTRE-ITALIEN : Début de M^{me} Zina Paoli, dans *Il Barbiere di Siviglia*.

C'est la semaine aux missives. Nous en avons reçu deux : la première, de M. Martinet, directeur du théâtre de l'Athénée; l'autre, de M. Padeloup, directeur démissionnaire du Théâtre-Lyrique. Ces messieurs soulèvent d'ailleurs des questions assez intéressantes.

Ainsi, à l'Athénée, comme au Corps législatif, il s'agit ni plus ni moins de protection et de libre-échange. Le cas en litige est de même sorte, à cela près que la discussion porte sur des œuvres d'art, au lieu d'avoir trait aux industries du fer et des tissus.

« Jeudi prochain, — nous écrit M. Martinet, — les *Brigands* de Schiller, musique de Verdi, seront représentés à l'Athénée. A ce sujet, des amis, que je remercie, m'ont informé que, dans le monde des lettres et des théâtres, on s'étonnait de cette cinquième traduction. »

Ici « s'étonner » est un euphémisme, et doit être pris dans le sens de « se plaindre. » Or, qui se plaint? Les compositeurs français apparemment. Eux sont protectionnistes comme M. Josse était orfèvre.

J'avoue que leur situation est assez piteuse; et je me souviens d'avoir larmoyé plusieurs feuillets sur le triste destin qui les accable. Mais il faut convenir aussi que, depuis une dizaine d'années, ces messieurs ont renoncé à avoir du génie, ou tout au moins du talent à la dose nécessaire pour entraîner le public.

Les opéras nouveaux donnés dans ce laps de dix ans sont lamentables pour la plupart, et accusent une décadence complète dans l'art français (j'appelle les choses par leur nom). Comparez cette période décennale à celle, par exemple, qui est comprise entre 1830 et 1840. Alors surgissaient, et coup sur coup, à l'Opéra : *Robert-le-Diable*, *la Juive*, *les Huguenots*, *la Favorite*... A l'Opéra-Comique : *Fra Diavolo*, *Zampa*, *le Pré-aux-Clercs*, *le Châlet*, *l'Éclair*, *le Postillon de Lonjumeau*, *l'Ambassadrice*, *le Domino noir*, *la Fille du régiment*... Toutes partitions dont vous pouvez contester le mérite, si bon vous semble, mais non le succès, c'est-à-dire la valeur marchande.

Or, il s'agit d'une simple question de boutique. Les auteurs ne sont que les fournisseurs de matière première des entreprises théâtrales, vis-à-vis desquelles, — toute proportion gardée, — ils se trou-

vent dans la situation du marchand de drap en face du tailleur.

Vous faites-vous le tableau du marchand de drap entamant le dialogue suivant avec le tailleur?

— Je vous y prends! Voilà cinq pantalons que vous faites avec du drap anglais!

— Je tire mon drap d'où il me plaît; d'ailleurs, le drap anglais étant meilleur que le vôtre...

— Mais votre patriotisme est en défaut; vous devriez vous servir de drap français, de préférence à tout autre.

— Oui, s'il était meilleur. Et puis, la belle avance, quand il s'agit de pantalons, que vous soyez né sous le même ciel que moi! Mes clients sont mes compatriotes aussi, et je suis intéressé à les servir suivant leurs goûts.

M. Martinet a les mêmes droits que le tailleur. Il prend, pour la façonner, sa matière première, sa musique, où il lui plaît, c'est-à-dire où il plaît à ses clients, qui sont les habitués de son théâtre. A tout compter, il n'a point dédaigné le produit national, bien que l'expérience lui ait démontré que la vogue était un produit étranger. Comme il le dit dans son mémoire justificatif, il a, en cinq ans, fait exécuter à l'Athénée « trente-huit actes nouveaux d'auteurs français, qui, pour la plupart, n'avaient pas encore été joués; » soit beaucoup de chances offertes aux compositeurs de prouver leurs talents.

J'entends que ces compositeurs me disent : Mais c'est à peine si chacun de nous a pu arriver deux fois aux honneurs de la représentation; l'expérience n'est pas concluante. Qui sait, et savons-nous nous-mêmes si le génie qui couve en nous n'éclaterait pas à notre dixième opéra? On nous accueille trop rarement, et nous n'avons pas assez d'occasions de nous former à la scène.

Messieurs, adressez-vous à la porte d'en face, aux théâtres subventionnés, et faites valoir les droits que vous donne la subvention même. Mais ne prétendez pas vous imposer à une entreprise libre.

— En quittant le Théâtre-Lyrique, M. Padeloup déclare, dans sa circulaire à la presse, que ledit théâtre est une boîte à faillite, que, « depuis sa création, il a causé la ruine de toutes les directions qui s'y sont succédées... que la crise qu'il traverse en ce moment est suprême. »

Toutes choses que nous savions, mais dont nous ne voulions pas parler sans y être invité; car, au rebours du sentiment de beaucoup de nos confrères, nous estimons que les affaires financières d'un théâtre n'appartiennent pas à la publicité.

Enfin, il est malheureusement vrai que le Théâtre-Lyrique se meurt. Pour le sauver, M. Padeloup propose de l'associer à l'Opéra et à l'Opéra-Comique, les trois entreprises étant réunies sous l'autorité de M. Perrin.

Cette combinaison, qui a déjà été mise en avant, a soulevé de telles clameurs, qu'on semble y avoir renoncé. Il va de soi qu'elle serait favorable au côté commercial de l'exploitation; mais, disent ses adversaires, les théâtres subventionnés ne sont pas précisément des maisons de commerce; ils seraient plutôt assimilables aux Salons de peinture, qu'il faudrait maintenir, quand même le produit des entrées ne couvrirait pas les frais.

Je ne crois pas non plus que le public, — dans sa férocité sauvage, — s'intéresse à la fortune des directeurs de théâtre. Il ne s'inquiète que de la fortune de l'art tel qu'il l'entend. Son sentiment dans ces sortes d'affaires est que si un directeur s'enrichit, c'est que le prix des places était trop élevé. Il faut avouer même que ce que le public appelle un bon théâtre, c'est celui où la direction se ruine à donner de bonnes pièces, dans des décors luxueux, et avec des acteurs payés très-cher.

Essayez donc, si vous voulez, mais pendant un temps déterminé, de la combinaison Perrin, à la condition que la prospérité commerciale qui en pourra résulter ne préjudicie point à la prospérité artistique. Car, encore une fois, ces deux éléments ne sont pas absolument connexes. Voyez plutôt M. Carvalho, qui était un excellent directeur artistique, mais dont les affaires ont eu une fin malheureuse.

Tout en reconnaissant les dangers du monopole en thèse générale, nous ne pouvons oublier non

plus que M. Perrin a fait ses preuves comme impresario.

— Une femme de la haute société russe vient de débiter au Théâtre-Italien sous un pseudonyme. « Pour cette fois seulement, disait l'affiche, M^{me} Zina Paoli chantera le rôle de Rosine. » Une fois, en effet, ne devait pas être coutume chez une cantatrice qui a presque tout à apprendre de son métier.

Je n'insisterai pas sur ce début malheureux, non plus que sur l'apparition du baryton Varesi, qui, « de passage à Paris », — toujours d'après cette bavarde d'affiche, — chantait le même soir le rôle de Figaro.

Varesi a dû avoir du talent, puisque c'est pour lui que Verdi écrivit le rôle de Rigoletto. Mais aujourd'hui il remplace la voix qu'il a perdue par des gestes à n'en plus finir... Il n'y a pas compensation; ou bien il faudrait prendre au sérieux ce programme de souper rédigé par Murger, et où il était annoncé que « le pâté de foie gras serait remplacé par la plus franche cordialité. »

ALBERT DE LASALLE.

CHRONIQUE ÉLÉGANTE

Nos bons aïeux du moyen âge seraient bien surpris si l'un de nos chroniqueurs, allant les rejoindre aux Champs-Élysées, leur racontait que l'Europe moderne était au désespoir il y a quelques années, parce qu'un nouveau monde s'entr'égorgeait et brûlait une matière qui est devenue le vêtement indispensable de leurs descendants.

— Quel est ce précieux tissu? diraient-ils. — Le coton! leur répondrait notre contemporain, le roi des tissus, un roi populaire qui dispense ses faveurs aux humbles et aux puissants.

Au Grand-Marché-Parisien, vous voyez le coton, le lin et le chanvre fraternisant sous le nom commun de toile, après avoir subi les transformations que leur impose l'art industriel, pour notre plus grande utilité.

Tout n'est qu'heur et malheur en ce monde! La fine tresse, destinée à toucher l'épiderme des plus élégantes, descendra dans le ruisseau... Le sort du roi coton nous fait faire cette réflexion philosophique de Gavarri : « Ce que c'est que de nous! »

Mais ne nous occupons du linge que dans sa splendeur, pour le voir dans son beau; visitons le Grand-Marché-Parisien, nous y trouverons les meilleurs spécimens en ce genre. Cet établissement semble attacher une sollicitude spéciale à son rayon de blanc; il lui a donné un grand développement.

Comme preuve, au comptoir du blanc de fil, ces toiles de Lisieux blanches et mi-blanches, largeur 80 centimètres, à 4 fr. 70 c. le mètre; ces toiles œil de perdrix, à 90 c. le mètre; ces toiles œil anglais et petits dessins pur fil, à 4 fr. 65 c. le mètre; ces toiles de Lisieux pur fil, largeur 1 m. 20 c.

Au comptoir de blanc de coton, vous pouvez examiner avec fruit ces beaux madapolams à 57 c. le mètre, et ces belles cretonnes à 90 c.; le brillant pelucheux à 90 c. le mètre; une solide percale à 85 c. le mètre.

Les maîtresses de maison trouvent au Grand-Marché-Parisien des trousseaux du plus grand luxe ou de la plus extrême simplicité. Cet établissement en adresse des devis sur demande et expédie les commandes presque au retour du courrier, tant son organisation est intelligente.

C'est au Grand-Marché-Parisien qu'on vend au prix de gros, avec escompte de 3 0/0, que se fournissent les grands hôtels et les premiers restaurants de Paris.

**

Je n'ai jamais compris l'outrecuidance des corsetières qui ont la prétention de faire leurs corsets sans les essayer. Autant vaudrait alors acheter ces objets fabriqués d'avance à la douzaine, en se fiant au hasard, et dire, comme les modistes acheteuses à la confection : « Dans le tas! il y en aura toujours bien un qui m'ira, tant bien que mal! » Les personnes qui acceptent ce sans-gêne ressemblent assez à ce jeune homme naïf écrivant à un peintre : « Faites mon portrait, mais à condition qu'il ne me ressemble pas; je serais désolé qu'on me reconnût. » Ce peintre-là, en effet, n'avait pas besoin de voir son modèle.

M^{me} Léoty a l'intuition de son art, et cependant elle veut essayer; en étudiant son sujet, elle se pénètre des beautés à faire ressortir et des défauts à corriger. C'est ainsi qu'elle arrive à la perfection. Tel est son corset grec, digne en tout point de l'art antique; c'est une œuvre vraiment facile de goût et d'élégance. Il en est de même de sa ceinture de Grâce, qui redresse sans effort les épaules et la taille de la frêle jeune fille, semblable au tuteur qui empêche la rose de courber sa tige (place de la Madeleine, entre le boulevard des Capucines et la rue Royale).

**

Ninon, la belle Ninon de Lençols, si séduisante en-



PARIS. — Incendie des abattoirs de la Villette.

core à soixante-dix ans, devait la conservation de sa beauté, jusqu'aux extrêmes limites de l'âge, à la cosmétique de son savant parfumeur Faugeon.

Généreuse sous bien des rapports, la célèbre courtisane était égoïste en coquetterie. Aussi voulut-elle garder, pour elle seule, les recettes du magicien qui perpétuait ses charmes.

Heureusement pour la coquetterie féminine, l'héritage de Ninon est tombé dans les mains de descendants moins rigoristes en fait d'exclusion.

Ils ont révélé à prix d'or les secrets de Ninon. La parfumerie Ninon (rue du Dix-Décembre, près la rue Port-Mahon) peut donc aujourd'hui rendre toute femme jeune et jolie avec l'eau de toilette, qui rafraîchit et parfume l'épiderme; avec le cold-cream qui le polit et le satine; avec les fards qui font épanouir de nouveau les lis et les roses sur un visage fatigué. Enfin le dentifrice de la parfumerie Ninon fait de vos dents autant de perles nacrées et les préserve de la carie.

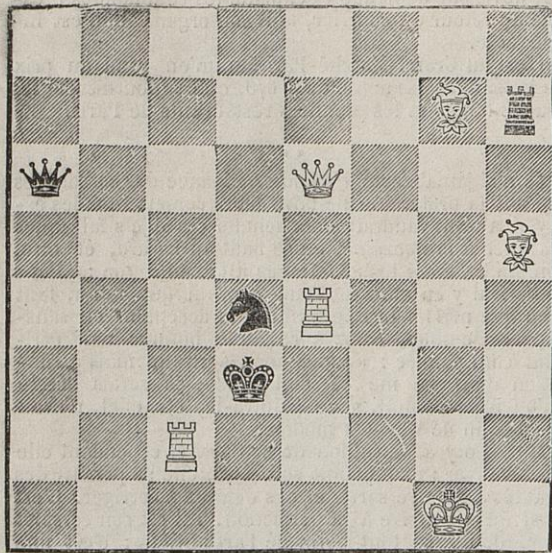
Essayez, touchez et vous croirez, dirons-nous, comme il fut dit à saint Thomas.

Comtesse A. DE BORETTY.

ECHECS

PROBLÈME N° 324

COMPOSÉ PAR M. LOYD



Les blancs ont mat en quatre coups.

Solution du problème n° 322.

- 1. R 3 R
- 2. R pr. P
- 3. C 3 ou 7 R, éneec et mat.
- 1. F pr. T, éneec.
- 2. F joue.

Solutions justes : MM. Stiennon de Meurs, à Liège; E. Damé; café de Rouen, à Dieppe; cercle des Arts-et-Métiers, à Salon; L. de Croze, à Marseille; H. et E. Frau, à Lyon; J. Morille, à Cholet; café Cauvet, à Cogolin; Wilhelm, à Forbach; A. Demasure; F. Hoguelade; G. Le Beupin; J. Thomas, à Ganges; J. R., château d'Osny; E. Thiesson, Grand-Cercle, à Saint-Palais; G. Saturnin, à Saint-Germain-Lembron; Faysse, à Beauvoisin; A. P. Michel, café du Phénix, à Lyon; J. B. Laffitte, à Hagetmau; Lifarda, café de la Bourse, à Rouen; A. Sicard, à Chambéry; E. Bischitz; A. Boudet et Ackre; Alf. Gautier, à Vierzon; vaisseau à vapeur *l'Abeille*, rade des Trousses; Poisson, à Chavagnes; Ménard; A. Angeli, à Bastia; Keller, à Metz; Am. de Saint-Cyr, à Lyon; A. Orgnon, à Marseille.

Autres solutions justes du problème n° 321 : MM. Wilhelm; A. P. Michel.

CORRESPONDANCE

M. A. Demasure. — Mes remerciements pour votre intéressant problème. Il sera publié dans le prochain numéro. MM. Boudet et Ackre. — Un peu trop facile.

PAUL JOURNOUD.

Les systèmes opposés de colonisation des Hollandais à Java, des Portugais à Macao, des Anglais à Singapour, sont présentés sous leur vrai jour dans le nouveau livre du comte de Beauvoir, *Java, Siam, Canton, Voyage autour du monde*. Aussi gai, aussi entraînant à lire que *l'Australie*, du même auteur, ce nouveau volume renferme les plus joyeux détails sur les harems javanais, les amazones siamoises, les sept cents veuves éplorées du second roi, les comètes de tétards, etc. — Un joli vol. in-18 enrichi de quatorze gravures-photographies et d'une grande carte spéciale. — Prix : 4 fr. franco. H. Plon, éditeur, 10, rue Garancière.

L'UNION DES ACTIONNAIRES

SOMMAIRE. — Opérations de l'Union. — Plus d'Actionnaires, tous Obligataires. — La Société J. Cail et C^o : Sténographie de l'assemblée générale du 27 janvier 1870. — Les Terrains de Nice. — L'Emprunt Russe : Annonce. — Le Crédit foncier Suisse : Ses actions et ses obligations. — Les Halles, Marchés et Abattoirs de Naples. — Les Arbitrages : Le Mobilier Espagnol et grand nombre de valeurs préférables; Crédit agricole; Crédit foncier Suisse; Crédit industriel; Obligations hypothécaires d'Egypte; Rente Egyptienne; Obligations Honduras. — Correspondance de Turquie. — Bilan des Banques et institutions de crédit françaises et étrangères. — Recettes des Chemins de fer. — Tirages financiers. — La Presse financière. — Marché et cote des valeurs en Banque. — Bulletin de Bourse. — Chronique industrielle et financière. — Cote des valeurs au comptant.

Le seul journal paraissant deux fois par semaine.

Prix de l'abonnement

POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS,

Un an : 5 francs.

Paris : Place Vendôme, 10.

Apprendre aux contribuables à connaître leurs droits et leurs obligations, et, à cet effet, vulgariser la législation, la jurisprudence et les règlements relatifs aux contributions directes, tant au point de vue de l'établissement des taxes et de leur recouvrement, qu'en ce qui concerne les réclamations auxquelles elles peuvent donner lieu de la part des particuliers, tel est le but que s'est proposé M. Isoard, contrôleur des contributions directes, en publiant le *Guide du Contribuable*. Le plan méthodique qu'il a suivi, la clarté avec laquelle il a exposé ces matières si intéressantes et pourtant si généralement ignorées, les exemples, les explications et les conseils qu'il a répandus dans le cours de l'ouvrage, donnent à son livre un caractère d'utilité pratique que justifie l'immense succès dont il n'a cessé d'être l'objet depuis son apparition. Un nouveau tirage de la 10^e édition est mis en vente par M. Lachaud, libraire-éditeur, place du Théâtre-Français, n° 6. Prix franco 2 francs.

4 francs par an

LE MONITEUR DES TIRAGES FINANCIERS

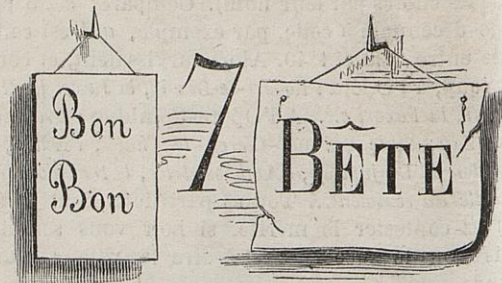
publie les listes officielles de tous les tirages d'actions et d'obligations françaises et étrangères, ainsi que la liste de toutes les obligations sorties à des tirages antérieurs. Il publie, en outre, tous les renseignements financiers, et une appréciation raisonnée de toutes les valeurs.

Tout nouvel abonné reçoit en prime le calendrier des actionnaires pour 1890 et le Manuel des emprunts d'état.

ENVOYER QUATRE FRANCS en mandat ou timbres-poste à M. P. MASSY, gérant, 104, rue Richelieu Paris.

Vient de paraître : brochure traitant de la chemiserie en général et des derniers progrès apportés à cette industrie. Ouvrage intéressant chacun à quelque condition qu'il appartienne. Pour recevoir la brochure franco, il suffit d'en faire la demande par lettre affranchie à MM. Gamas et Carré, 102, boulevard Sébastopol, à Paris.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Que de têtes couronnées à l'inauguration du canal de Suez!

PARIS. — IMPRIMERIE JANNIN, 13, QUAI VOLTAIRE